



# LE DIABLE D'ARGENT

PIÈCE FEERIE EN 4 ACTES ET 30 TABLEAUX OU TRANSFORMATIONS

PAR

MM. ANICET BOURGEOIS, BRISEBARRE ET LAURENT.

*Dea Grestanpal*

Mise en scène de M. St-Ernest. — Musique de M. Millet. — Ballet de M. Honoré. — Décors de MM. Daran, Sacchetti et Laroque. Machines de M. Auguste Marie.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE IMPÉRIAL DU CIRQUE, LE 10 FÉVRIER 1857.

## DISTRIBUTION :

PETERBOTT.....	MM. WILLIAMS.	BOBY.....	M <sup>mes</sup> JOSÉPHINE.
LE DIABLE D'ARGENT.....	DUPUIS.	NANCY.....	FLORENCE.
DIKSON.....	POIRIER.	LA FORTUNE.....	VALÉRIE.
JOHN BULL.....	LEBEL.	SARA.....	WSANNAZ.
EDGARD.....	MAXIME.	LA PRODIGALITÉ.....	RAVIER.
FARINGBOLL.....	NOËL.	L'USURE.....	DUPLESSIS.
L'INVENTEUR.....	BOILLEAU.	LA MARCHANDE DE POISSON.....	LEMAIRE.
UN PEINTRE.....	BENJAMIN.	L'A SOTTISE.....	DENISE FERRARE.
UN COMMISSIONNAIRE.....	NERAULT.	L'AMOUR.....	MARIE MERCIER.
UN GARDIEN.....	BRICHARD.	UNE DAME.....	MARIA.
L'ARCHITECTE.....	BORSAT.	LA SERVANTE.....	CASSARD.
UN ANGLAIS.....	COCHER.	LA RAVAUDEUSE.....	NOËL.
UN DOMESTIQUE.....	LANGLOIS.	UN BAILLY.....	
UN VOYAGEUR.....	PHILIPPE.	UN VALÉT.....	

MOUSQUETAIRES, JOUEURS, JOUEUSES, SEIGNEURS, VOYAGEURS, VOYAGEUSES, DÉMONS, SOLDATS DU GUET.

## ACTE PREMIER.

### LE DON DE LA FORTUNE.

Intérieur d'une chambre dans un château. Portes latérales. — Cheminée au fond. Buffet. Deux tables. Fenêtre Une chaise à chaque table.

### SCÈNE PREMIÈRE.

DIKSON. *seul.* Eh bien, oui, je l'avoue, j'ai l'estomac dans les talons... Je suis seul, mon maître, sir Edgard est à la chasse : allons visiter le buffet... voyons si par hasard il ne serait pas resté quelque chose d'un peu présentable. (*Il tire du bahut une bouteille et plusieurs plats qu'il met sur la table.*) Rien dans la bouteille... rien dans les plats... sac à papier... j'ai une faim de loup... et avec cet appétit-là... j'ai toujours été mis à la diète... et quelle diète!..

AIR : de Joseph.

Je fus livré dès ma naissance  
Aux douceurs du bib'ron Darbo,

A l'école dans l'abondance,  
Je me noyais comme en pleine eau ;  
Chez mon parrain que je servais... ma peine  
Me valait du pain sans ragout,  
Chez lui, j'n'étais nourri qu'à peine,  
Ici je n'le suis pas du tout.  
On peut vivre en mangeant à peine,  
Ça gen' de n'pas manger du tout.

Sir Edgard, mon maître, est un digne jeune homme, qui fait ce qu'il peut, mais il ne peut rien. Je l'aurais déjà planté là sans une espérance que je couve ; je me dis : sir Edgard est un beau cavalier... tôt ou tard il épousera quelque riche héritière ; alors, je deviendrai tout naturellement son majordome, son intendant, son factotum... et je m'arrondirai... comme a fait mon oncle Faringboll... puis je me marierai à mon tour avec Nancy, la filleule de sir Edgard... Encore une idée que je couve : la petite a du physique, son parrain l'adore ; s'il tombe dans l'opulence, il ne manquera pas de la doter... et... (*On entend fredonner au dehors.*) C'est le timbre de Nancy.

## SCÈNE II.

### DIKSON, NANCY.

NANCY *entrant, un panier de provisions au bras.*  
Bonjour, M. Dikson !  
DIKSON. Votre serviteur, mamzelle Nancy : comme vous voilà de bonne heure au château ?  
NANCY. Chut !... comme hier, j'apporte en cachette à déjeuner à mon parrain.  
DIKSON. Comme ça se trouve, nous n'avons pas ce matin un radis à nous mettre sous la dent !... Ah ! nous manquons de radis.  
NANCY. Pauvre sir Edgard !  
DIKSON. Pauvre est le mot, et grâce à qui ?... A maître Peterbott, l'ancien fermier du château. En v'là un gueux.  
NANCY. Ah ! maître Peterbott et sa femme sont de bien vilaines gens.  
DIKSON. Eh ! pourquoi diable êtes-vous allée dejeuner chez eux ?

NANCY. Mon parrain l'a voulu... il avait sans doute ses raisons.

DIKSON. Oui je comprends, une jeune fille comme vous ne pouvait décemment habiter avec un parrain de vingt-cinq ans... et un gaillard de mon physique: sir Edgard savait trop ce qu'il devait à sa mère qui vous avait élevé.

NANCY. Pauvre milady!...

DIKSON. Sir Edgard ne demande qu'à vous voir heureuse, et moi aussi. Laissez faire... il vous mariera... il ne faut pour ça qu'une dot... quant au mari...

NANCY. Ah! si mon parrain veut mon bonheur... qu'il ne me parle jamais de mariage... Mon seul désir est de rester fille et de ne jamais le quitter. (Il tonne.) Ecoutez! il tonne!... (Allant à la fenêtre.) Oh! quel orage!... et sir Edgard qui est dehors.

DIKSON. Il sera trempé comme une soupe... ça lui évitera la peine d'en demander une en entrant. (On entend frapper à la porte d'entrée.) Ah! on frappe. C'est peut-être lui. (Un mendiant entre.) Que demande cette puvresse!

### SCÈNE III.

LES MÊMES. LA MENDIANTE.

LA MENDIANTE. L'hospitalité, mon bon monsieur. DIKSON. Passez votre chemin. A un quart de lieue il y a une auberge.

NANCY. Ah! M. Dikson, vous n'êtes guère charitable. Voyez donc comme cette pauvre enfant grelotte.

LA MENDIANTE. Cette pluie m'a glacée.

NANCY. Eh bien! entrez et réchauffez-vous. (Elle lui fait asseoir près de la cheminée.) M. Dikson, du bois...

DIKSON, apportant un fagot avec humeur. Du bois... du bois... Ça ne vous coûte rien à vous. C'est notre dernier fagot.

NANCY. Je vous en apporterai un autre demain; il faut toujours secourir plus pauvre que soi.

LA MENDIANTE. Ce que vous faites là, jeune fille, est une bonne action... et toute bonne action a sa récompense.

DIKSON. En tout cas, ce n'est pas à vous qu'elle ira la demander.

LA MENDIANTE. Elle pourrait s'adresser plus mal. DIKSON. Vraiment!... Regardez-moi donc en face, vous.

NANCY. Et comment voulez-vous qu'elle vous voie... avec un bandeau sur les yeux.

DIKSON. Tenez, j'en n'avais pas remarqué. Nous jouissons donc d'une cataracte?

LA MENDIANTE. J'ai au contraire d'excellents yeux auxquels rien n'échapperait, sans ce maudit bandeau que le destin me force à ne jamais quitter.

DIKSON. Alors, l'existence pour vous n'est qu'une forte partie de colin-maillard.

LA MENDIANTE. Je marche en aveugle dans la vie, ce qui m'expose à faire souvent fausse route. (Prenant la main de Nancy.) On ne rencontre pas toujours pour se guider une main sûre et charitable.

NANCY. Vous aurez la mienne.

LA MENDIANTE. Merci... Mais je suis bien faible pour me remettre en chemin. Depuis vingt-quatre heures je n'ai rien pris.

NANCY. Que ne le disiez-vous plus tôt? J'ai là, dans ce panier, quelques provisions.

DIKSON. Par exemple, le déjeuner de sir Edgard.

NANCY. Non pas le sien... le mien... Je partageais avec lui... je lui donnerai tout, et il partagera avec la pauvre aveugle.

LA MENDIANTE. L'excellent cœur!

Nancy tire de son panier des œufs, des fruits, etc. et met à couvert de sir Edgard. Puis sur une autre table elle pose également une assiette de fruits et d'œufs, avec un verre et une petite boîte au lait.

NANCY. Là... voilà les parts faites.

DIKSON. Et la mienne de par... Je ne vois pas la mienne.

NANCY, à la mendiante. Allons, mangez et reprenez des forces. Moi je vais chercher mon ouvrage, et je reviens travailler auprès de vous.

AIR de M. Millet.

Allons, un peu de courage,  
Calmez d'abord votre faim.  
Comme le dit un adage,  
Chaque jour trouve son pain.

DIKSON.

La voilà qui prend courage,  
Elle va calmer sa faim.  
Faut-il croire à cet adage?  
Chaque jour amène son pain.

LA MENDIANTE.

Grâce à vous, j'ai du courage,  
Et je vais calmer ma faim.  
Oui, selon le vieil adage,  
Chaque jour trouve son pain.

### SCÈNE IV.

DIKSON. LA MENDIANTE.

DIKSON. Me voilà en tête à tête avec cette descendante de Bélisaire!... (La regardant manger.) Tortille-t-elle, la malheureuse! (Jetant les yeux sur la table où est le déjeuner de sir Edgard.) Ah! si ce n'était pas le déjeuner de mon maître... mais c'est sacré... et puis on me verrait... Que je suis bête, puisqu'elle est aveugle... l'occasion est excellente au contraire, rien qu'une pêche ou un œuf! (S'approchant.) Les magnifiques coquards... (Au moment où il avance la main la table se baisse, puis se relève aussitôt.) Je vais prendre une pêche. (La pêche éclate dans sa main.) Diable! elle était trop mûre: je vais me payer un œuf à la coque. (Il va pour prendre un œuf, mais tous les œufs disparaissent.) Au diable! Je ne touche plus à rien.

### SCÈNE V.

LES MÊMES. NANCY, puis SIR EDGARD.

NANCY, entrant avec son métier à broder. Me voilà... (Regardant Dikson.) Ah! mon Dieu! quelle figure effarée! Qu'y a-t-il donc?

DIKSON. Il y a que j'avais bien raison de me méfier de cette femme qui n'y voit goutte... elle a tout enseroelé dans la maison.

NANCY. Vous êtes fou; la pauvre enfant n'a pas seulement bougé de place.

DIKSON. Possible! mais je vais la mettre à la porte.

NANCY. Par exemple! Sir Edgard ne le permettra pas!

DIKSON, voyant entrer Edgard. Mon maître! EDGARD, entrant, posant son fusil. Maudite chance, ne pas abattre une mauviette en cinq heures.

DIKSON. Vous ne rapportez donc rien?

EDGARD. Si... une faim atroce.

NANCY. Rassurez-vous, j'ai de quoi la satisfaire.

EDGARD. Chère Nancy... toujours prévenante et dévouée.

NANCY. Il ne faut pas me remercier pour si peu de chose... (Voyant les assiettes vides.) Ciel! il n'y a plus rien... mes œufs!... mes fruits... où cela est-il passé?

DIKSON. Demandez-en des nouvelles à l'aveugle; elle aura tout avalé.

EDGARD, apercevant la mendiante. Quelle est cette femme?

NANCY. Une infortunée à qui j'ai accordé l'hospitalité en votre nom.

DIKSON. Une intrigante.

EDGARD. Qui te parle à toi? (À la mendiante.) Soyez la bienvenue dans mon château; malheureusement j'ai à peine un abri à vous offrir; enfin, ce qui est à moi est aux pauvres.

LA MENDIANTE. Allons, vous êtes bon et charitable aussi, messire Edgard.

EDGARD. Vous me connaissez?

LA MENDIANTE. Qui me connaît sir Edgard Mac Intyre, à qui son père a laissé un rang honorable à tenir, et de nombreuses dettes à payer? De ce dernier devoir il s'est religieusement acquitté; mais son respect pour une mémoire qui lui était chère l'a ruiné. Tout compte fait, il lui est resté le château où nous sommes. Les dépendances sont devenues en détail la proie d'une espèce d'usurier, maître Peterbott, l'ancien fermier de la famille. Quant au château, dernier débris de l'héritage, il est à la veille d'être saisi par le même Peterbott, pour le remboursement d'une créance de 150 livres. N'est-ce pas là votre histoire, sir Edgard?

EDGARD. En effet... Comment savez-vous?..

DIKSON. Là... J'étais bien sûr que c'était une sorcière.

LA MENDIANTE. Je n'ai pas besoin de l'être pour te dire que tu es un imbécille.

DIKSON. Merci.

EDGARD. Il me reste quelques bijoux; ce matin même j'irai les vendre à la ville... A tout prix il faut que je satisfasse Peterbott.

NANCY. Allez, mon parrain... allez à la ville, moi je retourne à la ferme pour n'être pas grondée.

EDGARD. Au revoir, ma bonne femme.

LA MENDIANTE. Au revoir.

EDGARD, à Dikson. Va serrer mon fusil, toi.

DIKSON. Oui, notre maître.

NANCY. M. Dikson, je vous recommande la pauvre aveugle; quand elle sera reposée, vous la remettrez dans son chemin, n'est-ce pas?

DIKSON. Comment donc?... (A part.) Plus souvent que je me dérangerai pour ça.

### SCÈNE VI.

LA FORTUNE, seule.

Voilà la destinée: tu ne cherchais pas la Fortune, sir Edgard, elle est venue te trouver.

AIR : de la Fiole.

C'est la Fortune,  
Dont la rancune

A jusqu'ici causé ton désespoir,  
Qui plus humaine,  
Vient sur ta peine  
Verser enfin le baume de l'espoir.

De mes rigueurs subissant l'influence,  
Le pauvre diable endure mille morts :  
Il est bien temps, entre nous, que je pense  
À l'enrichir pour expier mes torts.

Pas toujours sage,  
Un peu volage,  
Je place mal quelquefois mes faveurs;  
Mais avec joie,  
Mon cœur s'emploie  
À réparer de coupables erreurs.

Je tâche alors, par un excès contraire,  
De compenser les maux que j'ai causés;  
Et pour élys je choisis d'ordinaire  
Les malheureux que j'avais délaissés.

C'est un caprice,  
Mais la justice  
Y trouve au moins son compte cette fois ;  
Car l'or qu'on brigue,  
Ma main prodigue  
Le fait pleuvoir sur des gens aux abois.

Au pauvre Edgard, qu'aujourd'hui je protège,  
Je veux jouer ce tour de mon métier;  
S'il s'en étonne et crie au sortilège,  
Je lui dirai... Me voici... le sorcier  
C'est la Fortune,  
Dont la rancune  
etc., etc.

Oui, je suis chez toi, moi la Fortune... mais cette fois on ne pourra me reprocher d'avoir mal placé mes faveurs... Edgard, Nancy... oh! je vous enrichirai... Je ferai plus... le précieux talisman que je n'ai le droit de donner qu'une fois tous les dix ans, ils l'auront... et je suis sûre qu'ils n'en feront pas mauvais usage... Voyons, il s'agit de faire parvenir mon petit cadeau à son adresse avec la manière de s'en servir : à moi mon petit secrétaire. (Elle touche le métier à broder qui se transforme en un joli meuble duquel sort un petit secrétaire qui écrit sous la dictée de la Fortune.) « Mes bons amis, sans la connaître, vous avez accueilli la pauvre aveugle. Elle acquitte sa dette. Le collier qu'elle vous laisse est un talisman... A chaque souhait que vous formerez, détachez-en une perle, et le souhait s'accomplira ; » adieu. Vous voyez que la Fortune n'est pas in-grate. » A présent tu peux t'en aller. (Le petit secrétaire disparaît, le meuble reprend la forme du métier à broder.) Maintenant il faut qu'Edgard soit en état de supporter l'exoès de sa joie... à jeun il n'en aurait pas le courage. Donnons-lui le moyen de réparer ses forces. (Elle étend la main, la table se couvre d'un magnifique déjeuner.) Sans amour-propre, ce déjeuner-là vaut bien celui de mademoiselle Nancy : pour pièce du milieu, plaçons mon collier de perles. Maintenant, ma belle jeune fille, et toi, mon jeune cavalier... adieu, soyez heureux.

Elle disparaît par la cheminée.

### SCÈNE VII.

PETERBOTT, BOBY, se disputant.

PETERBOTT, entrant. Je vous dis que c'est bête comme chou... mais puisque vous le voulez...

BOBY. Oui, M. Peterbott, je le veux!

PETERBOTT. Accorder du temps à une mauvaise paye.

BOBY. Sir Edgard est le fils de nos anciens maîtres.

PETERBOTT. Des maîtres ruinés.

BOBY. Et puis il est si joli garçon.

PETERBOTT. Après moi, s'il vous plaît!

BOBY. Si galant!

PETERBOTT. Est-ce qu'il vous fait la cour?

BOBY. Monsieur Peterbott, vous ne connaissez donc pas ma vertu?

PETERBOTT. Si fait.

AIR : Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.

Et si j'ai grand'peur, c'est qu'vois-tu,  
Mignonni, je connais ta vertu ;  
Ah! si qu'chos' t'étouff', vois-tu,  
Entre nous c' n'est pas ta vertu ;  
Quand j' t'épousai, fine commère,  
Tes rigueurs ne m'effrayaient pas.

BOBY.

J'avais manqué d'être rosière,  
Il ne s'en fallut....

PETERBOTT.

Qu' d'un faux pas...

V'là pourquoi j'ai si peur, vois-tu,  
Je sais ce que peut ta vertu,  
Si quelque chose t'étouff', vois-tu,  
Ma chère, ça n'est pas ta vertu.

Enfin... j'ai promis de patienter, je patienterai.... (Apercevant la table servie.) Qu'est-ce que c'est que ça ?...

BOBY. Oh! le magnifique couvert?  
PETERBOTT. Et un homme qui se traite de cette façon se permet de faire attendre ses créanciers.... qu'en pensez-vous, Boby?

BOBY. Il faut bien que ce garçon mange.  
PETERBOTT. Se soigne-t-il, ce gaillard-là... Quel menu! (Goutant à tout.) Des petits fours exquis!... des crêmes fondantes... C'est scandaleux... et il demande des délais... pas un jour... pas une heure... pas une minute...

BOBY, qui a trouvé le collier. Oh! mon ami, le beau collier.

PETERBOTT. Un collier!...  
BOBY. En perles fines.

PETERBOTT, l'examinant. C'est ma foi vrai.  
BOBY. Et un papier qui nous apprendra sans doute à qui il appartient.

PETERBOTT. Lisons...  
BOBY, lui passant le papier. C'est ça... lisez.

PETERBOTT. Au fait... à quoi bon... lire?... Est-ce que j'ai besoin de m'inquiéter du propriétaire de ce bijou? Je le trouve chez un débiteur que je viens saisir... et je m'en empare. C'est mon droit... Donnez... pas plus tard que demain, j'irai le vendre... mais donnez donc...

BOBY. Le vendre... un collier que j'ai trouvé... Du tout... je le garde.

PETERBOTT. Voulez-vous bien lâcher ça, tout de suite? (Dans la lutte une perle se détache et tombe à terre.) Bon... voilà une perle qui est tombée à terre.

BOBY. Brutal... abîmer un si joli bijou.  
PETERBOTT. C'est votre faute.

BOBY. Du tout, c'est la vôtre.

PETERBOTT. Eh! laissez-moi donc tranquille, et allez voir à la ferme si j'y suis. (Boby disparaît dans le bahut. Peterbott se met à chercher.) Elle aura roulé... Eh bien! et ma femme... est-ce qu'elle aura fait comme la perle?... ou plutôt... oui... c'est cela, elle l'aura trouvée et elle se sera sauvée avec... je la reconnais bien là; coquine, intéressée... si je la rattrape... nous allons rire. (Se heurtant contre Dikson.) Animal, va... encore une perle de tombée...

DIKSON. Ah! ah! quel coup d'épaulé. Je vous ai drôlement fait tourner, maître Peterbott.

PETERBOTT. Le diable te fasse tourner à ton tour, triple butor.

DIKSON, se met à tourner. Oh! là! là! je ne suis plus un homme: je suis une toupie d'Allemagne!

FIN DU TABLEAU.

### LA FERME MERVEILLEUSE.

Le théâtre représente l'intérieur de la cour d'une ferme. Etable côté jardin. Ecurie côté cour. Au fond un pigeonnier. Une table côté cour. Une chaise à côté de la table.

### SCÈNE PREMIÈRE.

NANCY, seule, occupée à ranger. Là... voici à peu près tout en état... et quand les Peterbott, mes maîtres, rentreront, s'ils trouvent quelque chose à dire, il faudra qu'ils soient bien difficiles. Au reste, ils m'ont promis de me donner quelqu'un pour m'aider. Ce nouveau valet de ferme n'aura ni chevaux à panser, ni vaches à traire, puisque nous n'avons qu'un âne et qu'une chèvre. Mais il aura bien assez des oies.

### SCÈNE II.

NANCY, JOHN BULL.

JOHN BULL, entrant. C'est-y pas ici qu'on a fait demander un garçon de ferme?

NANCY. Un garçon pour tout faire.

JOHN BULL. Oui; boire et manger.

NANCY. Et travailler.

JOHN BULL. Ils sont étonnants, les maîtres, avec leur manie de travail... Mais le premier travail de l'homme est de se sustenter.

NANCY, riant. Vraiment?

JOHN BULL. Dites donc, payse, j'ai marché dur, ce matin... la marche, ça creuse... ça altère... Vous n'auriez pas une croûte à casser... un coup à boire?

NANCY, lui présentant une miché de pain. Tenez, voilà le pain... coupez-vous-en un morceau.

JOHN BULL. Oh! une bouchée seulement. (Il prend le pain et l'avale.) N'avez pas peur, ça descendra en buvant. Où est le liquide?

NANCY, lui donnant une énorme cruche. Tenez.

JOHN BULL, prenant et buvant à même. Elle n'est pas méchante au gosier cette petite bière-là... C'est dommage qu'il n'y en ait qu'une goutte. Il n'y a pas moyen d'en avoir encore une cruche ou deux?

NANCY. Ce n'est pas un homme, c'est un gouffre que ce garçon-là... Et vous espérez entrer ici?

JOHN BULL. Au pair...  
NANCY. Miséricorde!... on voit bien que vous ne

connaissez pas maître Peterbott. Enfin, vous repasserez lui parler.

JOHN BULL. Il n'y est donc pas?  
NANCY. Non; il est sorti avec madame Peterbott.

### SCÈNE III.

LES MÊMES, BOBY.

BOBY, paraissant sur le seuil de la porte. Hein?... Qu'est-ce qui me demande?

NANCY. Tiens?... Par où êtes-vous donc rentrée? Je vous croyais au château.

BOBY. J'y suis donc allée.  
NANCY. Certainement.

BOBY. Alors, je ne l'ai pas rêvé. (Examinant John Bull.) Quel est ce jeune cavalier?

NANCY. Le garçon de ferme que vous attendiez.  
BOBY, examinant John Bull. Un gaillard étoffé, ma foi... Vous savez, l'ami, que M. Peterbott ne donne pas de forts gages?

JOHN BULL. Des gages?... Pourquoi faire?...  
BOBY. Vous ne voulez pas de gages?...

JOHN BULL. La nourriture me suffit.  
BOBY. Vous êtes sobre?

JOHN BULL. Comme un chamcau... Une bouchée de pain... une gorgée d'ale... Il ne me faut que ça, de temps en temps...

BOBY. Mais c'est une trouvaille que ce garçon-là. Comment vous nomme-t-on?

JOHN BULL. John Bull.

BOBY. Eh bien, John Bull, vous êtes à notre service; c'est convenu. Pour commencer (elle lui met une gaule dans la main), prenez ceci... et allez faire paître les oies... Nancy vous indiquera où elles sont.

NANCY. Oui, madame.

JOHN. Mener paître des oies... ça m'humilie... j'aimerais mieux les dindons.

NANCY, bas à John. Méfiez-vous, elles sont méchantes comme des ânes.

John Bull et Nancy sortent.

### SCÈNE IV.

BOBY seule, et suivant John Bull du regard. Le butor est fort bien... quels mollets!... Ah! pourquoi M. Peterbott n'a-t-il pas ces avantages physiques?... Pourquoi n'est-il pas seulement comme sir Edgard?... Quel joli homme! malheureusement il ne fait pas la moindre attention à moi... et pourtant, si j'avais de la toilette... des robes... des dentelles... j'en vaudrais bien une autre.

### SCÈNE V.

BOBY, NANCY, puis DIKSON.

NANCY, accourant. Madame!... madame!... voici M. Dikson.

BOBY. Le valet de sir Edgard... En voilà un qui me déplaît encore plus que mon mari.

DIKSON, entrant tout essouffé. Maudite porte... J'en ai le vertige... elle tournait... je tournais, nous tournions... Ah! si elle n'était pas sortie des gonds, j'en serais sorti.

BOBY. Qu'est-ce que vous chantez avec votre porte? Avez-vous perdu la tête?

DIKSON. Vous ne l'avez pas trouvé?

BOBY. Votre tête?

DIKSON. Eh non! le collier.

BOBY. Le collier?

DIKSON. Oui... un collier en perles fines... un talisman... C'est la petite mendicante... brave fille, va... Elle l'avait laissé pour payer son écot... avec une lettre à l'adresse de sir Edgard. Je n'ai trouvé que la lettre.

Il la passe à Nancy.

NANCY, lisant. Que vois-je! Un collier dont chaque perle détachée est l'accomplissement d'un souhait! Mais c'était un trésor que ce collier-là.

DIKSON. Je vois bien... Heureusement qu'il n'y a que moi qui en connais la valeur...

BOBY, à part. Et moi.

DIKSON. Qui est-ce qui a pu nous le voler?

NANCY. Il n'est peut-être que perdu, et un objet perdu se retrouve.

BOBY. Faites-le tambouriner.

DIKSON. Je n'ai pas même de quoi payer le tambour... pas un schelling.

NANCY. Tenez, tenez, voici le peu que je possède... Pour sir Edgard, que ne donnerai-je pas?

DIKSON. Oh! si je rattrape le talisman, quelle fortune... songez donc... tout ce qu'on souhaite. Je commencerai.

NANCY. Commencez par retrouver le collier.

DIKSON. C'est juste... et je me souhaiterai.

NANCY. Mais allez donc.

DIKSON. Je file comme une flèche.

Dikson sort en courant et se heurte avec Peterbott.

### SCÈNE VI.

BOBY, NANCY, PETERBOTT.

PETERBOTT. Ah!... euf!... imbécile!

BOBY. Pas un mot à M. Peterbott de ce que nous venons d'apprendre.

NANCY. Oh! soyez tranquille.

PETERBOTT, apercevant Boby. Ma femme ici... Ah ça, quel chemin as-tu pris? Es-tu revenue à pied... à cheval... ou sur un manche à balai.

BOBY. Dites donc, gros malhonnête.

PETERBOTT. Voilà qui est épatant! ma femme m'ennuie... Ce qui peut arriver à tout le monde; ce qui arrive même assez souvent... Je l'envoie au diable, et pait... le diable l'emporte; ce butor de Dikson me fait pirouetter, et je n'ai qu'un mot à dire pour qu'il tourne sur lui-même comme un tonton.

Enfin, à dix pas d'ici, un gros joufflu était en train de fouailler mes oies, je me mets à lui crier: Animal... tu mériterais bien que mes oies t'enlevassent et te déchiquetassent... Aussitôt mes oies saisissent mon gaillard et s'envolent avec lui.

NANCY. Est-ce bien possible?

PETERBOTT, entendant les cris de John Bull. Tenez, tenez, le voyez-vous passer... on l'enlève... on le déchiquette.

BOBY, à part. Oh! je comprends!... je comprends tout, c'est le collier, c'est le talisman. (Haut.) Peterbott, mon joli petit Peterbott.

PETERBOTT. Hein?... qu'est-ce qui lui prend?... BOBY. Dites donc... et le collier, vous savez bien... auquel il manquait deux perles?...

NANCY, à part. C'est lui qui l'a...  
PETERBOTT. Je l'ai encore.

BOBY. Eh bien! ces deux perles, je les ai retrouvées.

PETERBOTT. Vraiment?

BOBY. Passez-moi donc le collier que je les rattrache.

PETERBOTT. Le voici... et prends garde surtout. BOBY, le saisissant. Je le tiens?

PETERBOTT. Et tu n'as pas retrouvé les deux perles... Veux-tu me rendre ça tout de suite.

BOBY. Taisez-vous, oh je vais vous faire pousser un nez de deux pieds.

PETERBOTT. Le mien me suffit.

BOBY, à part. Voyons... essayons mon pouvoir. (Haut.) Tenez, vous voyez cet âne et cette chèvre.

PETERBOTT. Que j'aurais déjà remplacés par un cheval et une vache s'il n'avait pas fallu dépenser...

BOBY. Dépenser, fi donc! Voilà le prix que ça me coûte à moi.

Elle tourne en touchant le collier du côté de l'âne et de la chèvre qui sont remplacés par un cheval et une vache.

PETERBOTT. Ah! le magnifique cheval! la superbe laitière.

NANCY, à part. Ce collier... la fortune de mon parrain... de sir Edgard, c'est eux qui l'ont.

BABY. Nancy, allez traire la vache.

NANCY. Oui, Madame.

Elle sort. Presque au même instant elle apporte une jatte de lait chaud.

PETERBOTT. Oh! moi qui adore le lait. Je ferais de fortes bassesses pour du lait chaud. Vois donc femme, comme il fume. Oh! le joli lait... Oh! le beau lait!

Il prend une chaise et se met à table.

BOBY. Êtes-vous gourmand! Êtes-vous grossier... Vous voyez qu'il n'y a qu'une table, et vous vous empresses de vous l'offrir. — Heureusement que je n'ai guère besoin de vous.

Elle touche le collier. La table se sépare et forme deux tables.

PETERBOTT. Ah! la table qui fait des petits. Il y a bien deux tables, mais il n'y a qu'une chaise, et je la garde.

BOBY. Vous allez me la donner.

PETERBOTT. Mais non...  
Ils prennent la chaise, la tirent; la chaise se dédouble et ils en ont chacun une dans la main.

PETERBOTT, s'asseyant. Nous aurons chacun notre table et notre chaise. (A Boby qui est restée pensive.) A quoi songes-tu donc?

BOBY, pensive. A ma toilette qui n'est guère fraîche, et je m'en commande une.

Elle se trouve transformée en une élégante bergère.

PETERBOTT. Ah! Oh as-tu acheté ça. Donne-moi l'adresse... mais assieds-toi donc que je te regarde à mon aise.

BOBY, regardant avec dédain la chaise que lui présente Peterbott. M'asseoir sur cette vilaine chaise... avec une toilette pareille... par exemple.

Elle touche le collier et le pigeonnier se transforme en un riche canapé.

NANCY, à part. Et tout cela avec le talisman de mon parrain.

BOBY, s'étalant sur le canapé. A la bonne heure!... On peut au moins s'étaler là-dessus... C'est moel-

leux... Venez à côté de moi, Peterbott... Venez, je vous le permets.

PETERBOTT. Non, merci... tout cela n'est pas naturel... Madame Peterbott, êtes-vous sorcière ou bien ai-je la berluée?

NANCY. Hélas! le collier est un talisman qui a fait tourner Dickson... qui a fait envoler John Bull... qui a fait tout enfin!...

BOBY, à Nancy. Veux-tu te taire? PETERBOTT. Et j'ai été assez bête pour le lui prêter... Rendez-moi ce collier, femme Peterbott.

BOBY. Si vous faites un pas, je vous change en colimaçon.

PETERBOTT, effrayé. Non, non... BOBY, regardant Peterbott. Êtes-vous vilain... êtes-vous mal mis... Ah! vous me faites honte... Allons vite, appropriez-vous un peu.

Peterbott se transforme en berger coquet.

NANCY. Ah! mon pauvre parrain, elle va le ruiner...

Elle sort.

PETERBOTT, en berger se regardant. Ah! que je suis joli!... Ah! qu'est-ce que j'ai là dans la poitrine... du phosphore...

RÉCITATIF.

AIR : de M. Millet.

Un sang nouveau circule dans mes veines  
Sous ces habits je sens battre mon cœur.

BOBY.

Tendre berger, confiez-moi vos peines.  
Philis saura répondre à votre ardeur.

PETERBOTT.

Ma tendre mignonnette,  
Ma douce bergerette,  
A toi tout mon amour.  
Ne fais pas la coquette (bis),  
Allons, ma Boby-nette,  
Paie-moi de retour.

A toi! tout mon amour.  
Vois la flamme qui me dévore,  
C'est le reflet de tes beaux yeux;

BOBY.

De rougeur mon front se colore,  
De grâce, modérez vos feux,  
Je le veux.

PETERBOTT.

Non, non, je ne fais point de grâce;  
Il me faut un petit baiser.

BOBY.

Je n'aime pas que l'on m'embrasse.

PETERBOTT.

Pourrais-tu bien (bis) me refuser un baiser.

BOBY.

Un baiser!...

PETERBOTT.

Un baiser...

ENSEMBLE.

Rien qu'un baiser.

REPRISE.

Ma tendre mignonnette, etc., etc.

BOBY.

Je suis ta mignonnette,  
Ta douce bergerette,  
A toi tout mon amour;  
Ta tendre Boby-nette,  
Sans faire la coquette,  
Te paye de retour.

A la fin, Peterbott dérobe un baiser à Boby.

BOBY, minaudant. Voulez-vous bien finir, libertin? PETERBOTT. Boby... ma petite Boby-nette, il manque quelque chose à ta toilette?

BOBY. Quoi donc?

PETERBOTT. Ce collier sur ton cou de cygne... sur tes blanches épaules.

BOBY. C'est juste. Je suis sûre qu'il fera très-bien...

Elle essaie de le mettre.

PETERBOTT. Tu ne pourras pas toi-même; donne. BOBY, lui donnant le collier. Voyons... attachez-le moi vite.

PETERBOTT, s'emparant vivement du collier. Une autre fois...

BOBY. Ah! traite!

PETERBOTT. Je le tiens à mon tour votre talisman... et je vais immédiatement en faire l'essai sur... sur le pauvre diable que mes oies ont enlevé. J'entends qu'elles le lâchant et qu'il s'abatte ici?

SCÈNE VII.

PETERBOTT, BOBY, puis JOHN BULL.

JOHN BULL, entrant en criant: Grâce, grâce! pitié mesdames les oies.

Il tombe à genoux.

PETERBOTT, lui tapant sur l'épaule. Allons, nigaud! JOHN BULL. Ah! je vous ai pris pour une oie.

PETERBOTT. Voyons, lève-toi... Dans quel état elles t'ont mis... il a été tiré à quatre oies, je veux qu'il soit tiré à quatre épingles.

John Bull se transforme en cœur.

JOHN BULL. Eh bien! me voilà tout nu à présent. PETERBOTT. Ne crains rien... tu es habillé surlittamment.

JOHN BULL. C'est vrai... ça me colle... il me semble que je suis dans un gant.

BOBY, regardant John Bull. Quel bel homme! PETERBOTT, à John Bull. Tu me suivras.

BOBY. Vous quittez la ferme? PETERBOTT. Est-ce que vous croyez que je vais végéter ici comme une laitue?

BOBY. Et vous m'emmenez? Ah! tu m'emmenes, n'est-ce pas, mon petit Bott... Bott...

PETERBOTT. Eh bien! oui... grosse caline... en route.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, NANCY.

NANCY. Vous partez. PETERBOTT. Nous partons tous.

NANCY. Eh bien! et moi? BOBY. Toi, tu resteras à la ferme.

PETERBOTT. A la ferme que nous te donnons comme cadeau d'adieu!

NANCY. Est-ce possible! (A part) et je regrettais ce collier... il aurait fait aussi tourner la tête à Edgard qui se serait éloigné de moi... tandis qu'il partagera ma petite fortune! oh merci!... merci!...

PETERBOTT. C'est bien, petite. Je te permets de déposer à nos pieds l'hommage de ta reconnaissance. Allons, madame Peterbott, en route.

BOBY. Où allons nous? PETERBOTT. Où nous allons... mais quand on est riche, quand on veut s'amuser, il n'y a qu'un pays où l'on puisse aller... en France... à Paris...

JOHN BULL. Et dans quoi y allons-nous? BOBY. Dans la carriole...

PETERBOTT, montrant le canapé. Voilà notre équipage. Placez-vous là... John Bull ici... moi au milieu... Ce divan nous servira de voiture.

BOBY. Et les chevaux?... PETERBOTT. Ce seront...

JOHN BULL. Quoi?... PETERBOTT. Mes oies!...

Le divan s'enlève comme soulevé par les oies.

FIN DU TABLEAU.

LA CLOCHETTE DU DIABLE.

Chez le vieux Faringboll, oncle de Dickson, un petit intérieur rustique et misérable.

SCÈNE PREMIÈRE.

EDGARD, DICKSON.

EDGARD. Je te déclare que je ne ferai pas un pas de plus sans savoir où nous allons.

DICKSON. Vous le saurez.

EDGARD. Que m'importaient ce talisman... et ses vertus merveilleuses?... Pourquoi ne m'as-tu pas laissé près de ma chère Nancy qui m'avait offert de partager sa petite fortune?

DICKSON. Fi donc! Un gentilhomme comme vous, vivre aux crochets d'une gardeuse d'oies... plus souvient!

EDGARD. J'ai eu tort... de suivre tes sots conseils... Qu'avais-je besoin de prendre les deux seuls chevaux qu'il y eût à la ferme et de partir à franc étrier?... À quoi bon courir après les voleurs du collier?...

DICKSON. A quoi bon? mais pour les rattraper et leur reprendre notre bien... seulement j'ai réfléchi en route que les drôles peuvent nous mener loin et que l'argent est le nerf des voyages. Vous n'en avez pas, il faut donc s'en procurer, et c'est pour cela que je vous amené ici.

EDGARD. Encore une fois, où sommes-nous? DICKSON. Chez mon oncle Faringboll.

EDGARD. Est-ce que par hasard tu songerais à lui faire un emprunt?

DICKSON. Juste!

EDGARD. Prêter de l'argent... Ini... un avare. DICKSON. Pourquoi pas?...

AIR de Julie.

Veut-on parfois faire une matelote,  
L'anguille est toujours du festin,  
Ou bien encore est-ce une gibelotte,

Il faut alors se pourvoir d'un lapin;  
Convendez-en, ce n'est donc plus bizarre,  
Que désirant, par goût, un plat... d'argent,  
Pour fournir l'assaisonnement,  
Je me munisse d'un avare!

En lui proposant... par exemple... une hypothèque sur le collier.

EDGARD. Tu es fou!

DICKSON. C'est possible... mais, je l'ai mis dans ma tête... je veux de l'argent... à tout prix, et j'en aurai ou je ne m'appelle pas Dickson.

SCÈNE II.

LES MÊMES, SARA.

SARA, entrant sur le dernier mot. Dickson!... où est-il Dickson?

DICKSON, lui sautant au cou. Sur votre sein, mère Sara.

EDGARD. Quelle est cette vieille?

DICKSON. Une brave et digne femme, monsieur... c'est elle qui m'a nourri de son lait, pendant vingt ans... mal, c'est vrai... mais ça n'était pas aisé d'être nourri chez mon oncle Faringboll.

EDGARD, souriant. Je te crois.

DICKSON. Ah! ça, est-il toujours aussi vilain, aussi grigou, aussi fesso-mathieu que par le passé?

SARA. Il n'a fait que croître et... enlaidir.

DICKSON. Diable... diable, et nous qui venons faire une saignée à sa bourse.

SARA. Ah! mon pauvre Dickson,... tu perdras ton temps.

DICKSON. Allons donc... en lui proposant des intérêts raisonnables... 99 pour 100, par exemple! Car enfin, il doit avoir de l'argent.

SARA. A remuer à la pelle, tout le numéraire du pays y a passé. On ne trouverait pas un écu à dix lieues à la ronde...

DICKSON. Alors on doit marcher ici sur les billets de banque, trébucher sur les guinées, se baigner dans les schellings...

SARA. Vous ne verrez pas dans la maison seulement un monaco rogné...

DICKSON. Où fourre-t-il son argent?

SARA. Je l'ignore.

DICKSON. Dans ses poches?

SARA. Elles sont trouées.

EDGARD. Dans un meuble?

SARA. Il n'en a pas.

DICKSON. Sous son lit?

SARA. Il couche sur une botte de paille et c'est moi qui retourne le matelas.

DICKSON. Voyons donc... en cherchant bien... la maison n'est pas grande.

SARA. Deux toutes petites pièces... celle où nous sommes et celle à côté où il couche.

DICKSON, rétant. Et tu es sûre que le trésor est ici?...

SARA. Dame! ce qui entre dans un trou et qui n'en sort pas, doit y être. Mais, ohut!... voici votre oncle Faringboll.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FARINGBOLL.

FARINGBOLL, d'un air dédaigne. Des étrangers ici!

DICKSON. Comment des étrangers!... vous ne me reconnaissez donc pas, mon oncle?

FARINGBOLL. Ah! c'est toi, bon sujet.

DICKSON. Moi et mon maître... sir Edgard Mac Intyre.

EDGARD, s'inclinant. Monsieur Faringboll...

FARINGBOLL, brusquement. Serviteur... qui vous amène.

DICKSON. D'abord le plaisir de vous voir... ensuite une petite requête que nous avons à vous présenter. Mon maître est propriétaire d'un collier en perles fines d'une valeur fabuleuse sur lequel il voudrait emprunter une dizaine de guinées.

FARINGBOLL, hochant la tête. Un prêt sur gage... mauvais prêt... le nantissement reste... on ne peut s'en défaire, et c'est de l'argent qui dort.

DICKSON. Qui dort... qui dort, en faisant des petits; voyons... nous irions... oui, ma foi, nous irions; bien... (Regardant sir Edgard.) jusqu'à cent guinées à terme pour dix guinées comptant...

FARINGBOLL, alléché. L'argent est cher... et puis... dix guinées, c'est une somme... Avez-vous là le collier?

DICKSON. Si nous l'avions, nous l'emprunterions pas pour courir après.

FARINGBOLL. Ah! vous courez après... bon voyage!

DICKSON. Voyons, mon petit oncle... rien que dix guinées.

FARINGBOLL. Pas une obole.

DICKSON. Mon maître signera... et j'endosserai... FARINGBOLL. Belle caution que ta signature!

EDGARD. Assés Dickson. Il est inutile d'insister davantage. Le temps de laisser reposer les chevaux

et nous repartons. Monsieur Faringboll ne nous refusera pas sans doute pour eux une botte de foin et unseau d'eau.

FARINGBOLL. Désolé, mon cher monsieur, le fourrage est hors de prix.

DICKSON. Tenez, je suis rond en affaires, moi, faisons un marché. Je continuerai mon voyage à pied, l'essentiel est que mon maître arrive... Gardez mon cheval... en échange vous donnerez bien à celui de sir Edgard un picotin d'avoine, une botte de foin et de quoi boire.

EDGARD, bas à Dickson. Que dis-tu?

DICKSON, de même. Laissez donc, j'ai mon idée... allez donc m'attendre au carrefour du Grand-Chêne... je vous y rejoindrai (Haut à Faringboll.) Eh bien! est-ce marché conclu?

FARINGBOLL. Mon Dieu, je ne demande qu'à obli-ger; Sara va aller puiser l'eau à la source voisine, pendant que je monterai au grenier chercher le foin et l'avoine.

SARA, à Edgard. Allons, venez, monsieur, faire rafraîchir ces pauvres bêtes.

FARINGBOLL. Rien qu'un seuu.... vous entendez, Sara. Il ne faut pas dans les chaleurs que les che-vaux boivent trop.

AIR : Pantins, poupart, poupées.  
(10<sup>me</sup> tableau) Ver-luisant.

Ne suis-je pas bon diable?  
J'ai le cœur obligeant.

DICKSON.

Vous êtes très-serviable,  
Mais à deux cents pour cent!

REPRISE.

FARINGBOLL.  
Oui, je suis un bon diable  
J'ai le cœur obligeant.  
Je suis même capable  
De prendre cent pour cent.

LES AUTRES.

Vous êtes un bon diable,  
Au cœur très-obligeant,  
Mais vous êtes capable  
De prendre cent pour cent.

Edgard et Sara sortent.

FARINGBOLL, à Dickson qui est tranquillement assis. Eh bien! tu ne viens pas, toi?

DICKSON. Ma foi, non... je suis fatigué.

FARINGBOLL, à part. Laisser-ici... seul... ce coquin-là... (haut.) Allons, allons, suis-moi paresseux.

DICKSON. Que voulez-vous que j'aïlle faire là-bas? revoir une pauvre bête à qui je suis attaché comme les deux doigts de la main... et dont je ne pourrai plus me séparer ensuite... (Feignant de se lever.) Si je vais avec vous, je vous déclare qu'il n'y aura rien de fait... je garderai mon cheval...

FARINGBOLL, à part. Diable! une si belle affaire... (Haut.) Allons... allons... ne nous fâchons pas... d'ailleurs... notre marché est conclu, reste... mais ne touche à rien.

DICKSON, montre les quatre murs. Et à quoi voulez-vous que je touche.

Faringboll sort en se retournant plusieurs fois avec inquiétude sur Dickson.

SCÈNE IV.

DICKSON, puis LE DIABLE D'ARGENT.

DICKSON, se levant vivement. Enfin! je suis maître de la place; pour me laisser seul ici, défiant comme il l'est, il faut que mon oncle soit bien sûr de sa cachette. Voyons... procédons avec ordre et méthode... les murs d'abord... (Il fait le tour de la chambre en élan-çant et examinant les murs.) pas la moindre caverture... (Se baissant et examinant le plancher.) Au plancher maintenant... rien... (Levant les yeux et exami-nant le plafond.) Et le plafond... des toiles d'arai-gnée partent... évidemment ce n'est pas ici. (On en-tend le bruit d'un rouleau d'argent qu'on ferait glisser d'une main dans l'autre.) Hein! quel est ce bruit? on dirait qu'on remue de l'argent et que ça vient de ce côté. (Allant examiner le mur du fond.) Non... rien!.. (Il s'éloigne, le bruit recommence.) Encore! je brûlais donc!.. (Il se rapproche vivement et pousse un cri.) Ah! le bruit venait de là... mais là, il n'y a rien qu'un vieux clou... dans le mur... de porte... point. L'oreille m'a tinté, voilà tout. (Il va s'éloigner et le bruit recom-mence.) Oh! cette fois, plus de doute... (Se rappro-chant vivement.) Les écus sont là... Sont-ils gais, ils sautent tout seuls... Oh! si je vous tenais, mes gail-lards, comme je vous ferais danser... Comment arriver à vous... à moins que ce clou ne cache une porte... Ça n'est pas probable... Puisque je ne puis m'accrocher qu'à ce clou, tirons dessus... On di-rait qu'il ne tient pas... Non... il vient tout seul. (Il tire le clou: aussitôt une clochette tinte, une porte dissimulée dans la muraille s'ouvre et on aperçoit l'inté-

rieur d'un cabinet noir au fond duquel on aperçoit une énorme dame-jeanne sur laquelle sont écrits ces mots: huile de ricin... Dickson recule en lisant l'étiquette.) Huile de ricin!... pouah! (Se ravissant.) Eh mais, si l'éti-quette était trompeuse... Voyons donc... Gare la casse!

Il saisit un bâton et frappe à coups redoublés sur le vase qui se brise. Le Diable d'argent en sort sous la forme d'un énorme poussah.

LE DIABLE.

AIR de M. Millet:

Je suis le diable (4 fois),  
Je suis ce diable d'argent  
Qu'ici-bas chacun invoque,  
Et qui n'est pas mécontent  
D'être sorti de sa coque.  
Je te dois la liberté...  
Tu me devras l'opulence...  
Entre nous c'est un traité  
Signé

Tendant la main à Dickson,  
la reconnaissance.

REPRISE.

Je suis le diable  
Etc., etc.

DICKSON. Comment! vous êtes ce Diable d'argent après qui tout le monde court.

LE DIABLE. Et qu'on n'attrape pas souvent... Ce n'est pourtant pas que j'aïlle vite.

DICKSON, lui tapant sur le ventre. Je crois bien, avec votre infirmité. (Bruit d'argent qui roule dans le ventre du diable.) Résonne-t-il... que le bruit de son ventre réjouit mon oreille... Mais êtes-vous gras...

LE DIABLE. Que veux-tu!... le manque d'exercice. Pour bien me porter, il faut que j'aïlle, que je vienne, que je circule... La circulation, c'est la vie pour moi.

AIR : Antiquaire savant. (7 Châteaux du diable).

La circulation,  
C'est ma vocation,  
Mouvement, liberté,  
Pour moi, pour moi c'est la santé.  
Dans les travaux qu'enfante l'industrie,  
Quand je circule on est sûr du succès.  
Je disparaiss... l'affaire est appauvrie,  
Et c'est pour elle un acte de décès.

Le commerce fleurit  
Sitôt que l'argent luit;  
S'il se cache ou s'enfuit,  
Avec lui s'en va le crédit.

Voyez le jeu... La plus belle partie  
C'est quand l'argent passe de mains en mains.  
Me retient-on? le tapis est sans vie,  
Et des joueurs les coups sont incertains.

Des poches du perdant  
Dans celles du gagnant,  
Se glissent lestement,  
Voilà mon lot, mon élément.

A ma santé la grisette est propice.  
Dans son boudoir j'aime à venir, aller...  
Toujours certain que chez elle un caprice  
Finira par me faire circuler:

La circulation  
Est ma vocation,  
Mouvement, liberté,  
Pour moi, pour moi c'est la santé.

DICKSON. Avec vos habitudes, vous ne deviez pas être à votre aise là dedans.

LE DIABLE. J'étouffais... Ce misérable Faringboll, qui m'y avait enfermé, était sans pitié... Ah! je crois que sans toi je serais mort de gras fondu.

DICKSON. Ce pauvre Diable... Je dis pauvre... ex-cusez... si vous êtes réellement le Diable d'argent.

LE DIABLE, lui donnant une chiquenaude. En doutez-tu?... Tiens!

DICKSON. Hein! Qu'est-ce que c'est que ça?  
LE DIABLE, riant. Un nez d'argent.

DICKSON, titant son nez qui s'est tout-à-coup argenté. Un nez d'argent! c'est peut-être joli... mais j'aimerais mieux le mien. Nous allons bien vite dépenser celui là... (Ramassant une petite clochette.) Qu'est-ce que ça? on dirait une clochette... elle est d'argent aussi... Nous la boirons avec mon nez.

LE DIABLE. Garde-t'en bien... Cette clochette me fait ton esclave... C'est avec elle que Faringboll m'a attiré chez lui... Partout où cette clochette m'appelle j'arrive... tout ce qu'elle me commande, je le fais... elle ordonne, j'obéis... J'ai tort de te dire cela; tu seras peut-être un aussi mauvais maître que Faringboll... Mais enfin tu viens de me rendre un grand service... et je suis un bon diable...

DICKSON. Ah! avec cette petite clochette, j'aurai le Diable d'argent à mon service... Mais alors, je n'ai plus que faire du collier; que mon maître courre après si ça lui fait plaisir... Chacun pour soi... Et puisque tu es à moi... suis-moi... Bonsoir, mon joli petit oncle Faringboll!

LE DIABLE. Et au plaisir de ne jamais le revoir... DICKSON. Soyez tranquille... Il ne vous retrouvera pas...

LE DIABLE. Et pour qu'il perde plus sûrement mes traces, il ne retrouvera même plus sa maison. DICKSON. Qu'est-ce que vous allez en faire?

LE DIABLE. Je vais souffler dessus... Tiens, re-garde... Ouf!

DICKSON. En route!

LE DIABLE.

AIR : Antiquaire savant.

REPRISE.

La circulation  
Est ma vocation,  
Mouvement, liberté,  
Pour moi, pour moi c'est la santé.  
Il souffle sur la maison et sort avec Dickson.

FIN DU TABLEAU.

LA DILIGENCE ELECTRIQUE.

Le théâtre représente la cour des diligences. Une voiture vue par derrière et dans laquelle on monte comme dans un omnibus.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'INVENTEUR, VOYAGEURS.

CHEUR.

AIR : Union entre nous, 11<sup>e</sup> (tableau), — Ver-luisant.

L'INVENTEUR.

Vous avez vos billets,  
Accourez en foule,  
Ça roule;  
Vous avez vos billets.  
Donnez bien vite vos paquets.

REPRISE, LES VOYAGEURS.

ENSEMBLE.

Nous avons nos billets,  
Accourons en foule,  
Ça roule;  
Nous avons nos billets.  
Donnons bien vite nos paquets.

L'INVENTEUR. Allons, messieurs, mesdames... dé-pêchez-vous, pressez-vous, bousculez-vous... en voi-ture... on va partir.

LE VOYAGEUR hollandais. Un instant!... Je me dé-fie des inventions sans garantie du gouvernement... Je demandé à examiner le véhicule...

L'INVENTEUR. A quoi bon... aller vite, tout est là... En affaires, un jour c'est un an, c'est un siècle, c'est l'éternité. La célérité, l'activité, la spontanéité, c'est le besoin de notre époque. Allons, messieurs, mesda-mes... on va partir... (Les deux voyageurs montent. A un Anglais qui se présente avec une petite valise.) Mil-lord désire une place?

L'ANGLAIS. Oh!... yes... une tonte petit coin.

L'INVENTEUR. Où milord va-t-il?

L'ANGLAIS. Oh!... my dear... je allais à Pékin pour promener mon...

L'INVENTEUR, le poussant dans la voiture. Eh bien! allez vous promener.

UNE FRANÇAISE, accourant avec une foule de cartons. Mon cher conducteur, avez-vous encore une place?

L'INVENTEUR. Pour vous, oui... mais pour vos ba-gages, non... Allons, messieurs, mesdames, en voi-ture... on va partir...

PETERBOTT, accourant suivi de Boby et de John Bull, il traîne après lui une foule de valises et de paquets. Boby tient un petit chien sous son bras. Un instant... j'ai trois intérieurs... j'ai payé pour être dedans.

L'INVENTEUR. On vous y mettra.

PETERBOTT. Mais je ne vois ni chevaux, ni loco-motive à votre voiture.

L'INVENTEUR. Fi donc! les chevaux ne sont plus bons qu'à faire des beeffteaks, et les locomotives des chaufferettes... J'applique au transport de mes voya-geurs un bien autre agent, ma foi... un agent plus puissant que la foudre, plus prompt que l'éclair... l'électricité.

AIR : Poudre Turquoise (Binettes contemporaines).

Prosternez-vous devant ce véhicule  
Que semble avoir inventé Lucifer.  
A tout jamais il vone au ridicule  
Et les ballons et les chemins de fer.  
Pour un pays de progrès, de lumière,  
Le succès est dans l'excentricité:  
RESSORTS usés, moyens connus, arrière!  
Cédez le pas à l'électricité.  
Pour voyager, c'est un secret magique,  
Plus de chevaux, encor moins de vapeur...  
Je ne me sers que du fil électrique...  
Voilà mon seul, mon unique moteur.  
Avec ce fil ma main que rien n'étonne  
Lance partout le hardi voyageur...  
Qu'il veuille aller à Pékin ou Charonne,  
Il est rendu sans autre conducteur.

Vingt fois au moins on s'arrêtait en route  
Pour relayer ou faire du charbon...  
Et les buffets... Dieu sait ce qu'il en coûte  
D'y consommer... encor si c'était bon!  
Plus de retard ni de folle dépense,  
Mon wagon part, on arrive aussitôt.  
Calculez donc quelle est la différence  
Et le profit...

Tapant sur l'épaulé de Peterbott.

de ne faire qu'un saut.

Prosternez-vous devant ce véhicule  
Que semble avoir inventé Lucifer.  
A tout jamais il voue au ridicule  
Et les ballons et les chemins de fer.

Allons, messieurs, mesdames, en voiture, on va partir...

Le monde se presse autour de la voiture.

PETERBOTT, poussant un cri. Ciel!

JOHN BULL, effrayé. Hein!

BOBY, de même. Qu'y a-t-il?

PETERBOTT, indiquant la coulisse. Vois-tu, là-bas... c'est bien sir Edgard à cheval.

BOBY. Il est à notre poursuite... et pas moyen de lui échapper.

PETERBOTT. Si fait... en montant dans cette voiture, allons, grimpe...

Il pousse sa femme et John Bull dans la voiture, et y monte après.

L'INVENTEUR, fermant la portière. Complet... en route.

PETERBOTT, passant la tête. Partons-nous?

L'INVENTEUR. Partir!... vous êtes arrivés.

La voiture éclate comme une obus et se transforme en une chambre d'hôtel où se trouvent deux lits jumeaux entourés de rideaux. Presque aussitôt les rideaux s'ouvrent, et dans chacun de ces lits on voit Boby et Peterbott couchés.

FIN DU TABLEAU.

### LA MALLE ELASTIQUE.

Le théâtre représente une chambre d'hôtel garni.

### SCÈNE PREMIÈRE.

PETERBOTT ET BOBY (couchés chacun dans un lit), PUIS UNE SERVANTE.

BOBY, se dressant sur son séant. Où sommes-nous? PETERBOTT. Où diable pouvons-nous être!... quand cette infernale voiture a éclaté comme un obus, j'ai fermé les yeux, pas par peur... mais par inquiétude!...

BOBY. Moi, je n'ai rien vu, PETERBOTT. Bichette... cherche, cherche bien... est-ce que tu n'as pas là, sous la main, un cordon de sonnette?... tire-le...

BOBY. C'est juste... on viedra et nous saurons... Boby sonne; une servante paraît.

LA SERVANTE. Monsieur et madame ont appelé? PETERBOTT. Oui, jeune fille aux yeux noirs ou gris, nous voudrions savoir où nous sommes...

LA SERVANTE. Au Chat botté.

PETERBOTT. Qu'est-ce que c'est que le chat botté?

LA SERVANTE. C'est le plus bel hôtel du quartier.

BOBY. Et dans quel quartier sommes-nous?...

LA SERVANTE. Dans la plus belle rue de Paris.

PETERBOTT et BOBY, ensemble. Ah!

LA SERVANTE. ... la rue Guérin-Boisseau.

PETERBOTT. Probablement une annexe de la fameuse rue Rivoli.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Une rue avec des arcades  
Qui n'en finissent pas, dit-on;  
Et des maisons dont les façades  
A tout Paris donnent le ton;  
Une rue où chacun se vante  
De ne pouvoir enménager,  
Qu'avec cent mille francs de rente,

BOBY.

Que de gens voudraient y loger!

PETERBOTT. Nous irons visiter toutes ces merveilles après déjeuner. Car mon voyage en obus m'a... crusé... je vais plus loin... il m'a échauffé!

LA SERVANTE. Monsieur et madame vont être servis...

La servante sort.

BOBY. Est-ce que nous allons déjeuner au lit?...

PETERBOTT, sautant du lit. Grosse paresseuse... veux-tu bien te lever tout de suite... (Regardant à sa montre.) Quelle heure est-il?... Comment... midi! il était midi et demi quand nous sommes montés en voiture... à ce compte-là, nous serions arrivés avant d'être partis... c'est prodigieux!

BOBY, sortant de ses rideaux qu'elle avait fermés. C'est incroyable!

PETERBOTT. C'est épantant!

La servante entre, apportant un guéridon sur lequel elle met une nappe et place une collation.

PETERBOTT, l'agaçant. Hé! hé! la drôlesse me met en appétit...

Il se met à table pendant que la servante approche un fauteuil pour Boby qui est allée se mettre à la fenêtre.

PETERBOTT, à sa femme. Eh bien!... tu ne viens donc pas casser une croûte...

BOBY. Tout-à-l'heure... j'ai moins besoin de manger que de voir Paris. Quand je pense que je suis rue Guérin-Boisseau.

PETERBOTT, se servant et servant en même temps sa femme. Et tu t'en régales... On doit avoir une vue superbe de la rue Guérin-Boisseau... si on avait une lunette... pour juger de la perspective.

BOBY. A quoi bon?... on a le nez dessus.

PETERBOTT. Sur quoi?

BOBY. Sur le mur d'en face... Je croyais Paris plus joli que ça.

PETERBOTT.

Pendant qu'il mange et qu'il a les yeux fixés sur son assiette, ce qu'il avait mis dans celle de sa femme disparaît, avalé par une grosse tête qui sort du fauteuil et qui y rentre aussitôt.

A sa femme. Mais viens donc, ça va refroidir... (Voyant avec étonnement que l'assiette de Boby est vide.) Tiens! je croyais l'avoir servie la première... où avais-je la tête?...

Il sert de nouveau Boby, et pendant qu'il boit, la grosse tête exécute le même jeu de façon à ce que, quand il reporte les yeux sur la table, il voit que l'assiette est vide.

Comment!... encore... Ah! ce n'est pas possible, il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous.

Il se penche pour regarder sous le fauteuil. Pendant ce temps-là tout ce qui est sur la table du guéridon, la nappe et la table elle-même rentrent dans le pied du guéridon, de manière à ce que, quand il se relève, il ne voit plus rien.

Ah! c'est trop fort... rien dans les assiettes... il n'y a plus que la nappe... plus de nappe... plus de table... il n'y a plus que le pied... tiens, il n'y a plus de pied!

BOBY, quittant la fenêtre et descendant en scène. Décidément, j'ai assez vu de Paris... Eh bien! ce déjeuner?... Comment, monsieur, vous avez tout avalé?

PETERBOTT. Mais non, mais non... ce n'est pas moi... Saprelotte, je n'ai pas avalé la table, la nappe...

### SCÈNE II.

BOBY, PETERBOTT, LA SERVANTE, puis JOHN BULL et un COMMISSIONNAIRE.

LA SERVANTE. Il y a là un gros cocher qui demande M. et madame Peterbott.

PETERBOTT. C'est nous... faites entrer cette valetaille.

John Bull entre suivi d'un commissionnaire qui porte une malle. Il a change son vêtement court contre une grande houppelande rouge, fourrée et galonnée. Il a sur la tête une perruque poudrée et un énorme tricorne.

BOBY. Tiens, c'est John... PETERBOTT. C'est, ma foi, John... Je me disais aussi... Où est donc cette grosse bête de John... Ah ça, et nos bagages?... où sont-ils?

JOHN BULL, indiquant la malle. Là. Après la péta-rade j'ai couru acheter ce costume pour moi... Je gélais blanc dans l'autre... Pour n'avoir qu'un paquet à porter j'ai acheté aussi cette malle et j'y ai fourré tous vos effets.

BOBY. Mes chapeaux? mes robes? mes crinolines? PETERBOTT. Mes habits, mes paletots; toute notre garde-robe est là-dedans?...

JOHN BULL, prenant la malle des mains du commissionnaire et la posant à terre. C'est grand, allez... sans que ça paraisse. Et puis, c'est une nouvelle invention... dans le genre de la fameuse voiture... Cette malle est...

PETERBOTT, reculant. Electrique... JOHN BULL. Non... élastique, un vrai caoutchouc, et, de plus, elle est à musique... elle joint de deux airs, Marlborough et la Monaco. Jouez l'air de Marlborough elle grandit, jouez l'air de la Monaco elle rapetisse... Voyez plutôt...

Il tourne une manivelle et joue l'air de Marlborough. La malle se développe et grandit immodérément; Orgue de Barbarie à l'orchestre.

PETERBOTT. Ah! mon! Dieu!... elle grandit à vue d'œil... Assez!... ce n'est pas une malle... c'est un monument...

JOHN BULL. Faut voir jusqu'où elle montera... PETERBOTT. Assez... elle va percer le plafond.

L'orgue s'arrête.

JOHN BULL. L'air est FINITE.

PETERBOTT. Je suis curieux de savoir si mes effets... ont pris le même développement.

Il prend d'abord une chaise et monte dessus. Ne se trouvant pas encore assez élevé pour atteindre le haut de la malle qui grandit toujours, il met la chaise sur une table et il grimpe sur le tout.

Je crois que m'y voilà...

Il soulève le couvercle de la malle.

BOBY. Prends garde de te blesser, Peterbott.

PETERBOTT, regardant dans l'intérieur de la malle. Mais je ne vois pas mes habits...

JOHN BULL. Au fond... tout au fond.

Peterbott, en se penchant darantant, perd l'équilibre, et là (ste emportant le reste, il tombe dans la malle en jetant un grand cri.

BOBY. Peterbott!... mon mari!... mon pauvre mari!...

JOHN BULL. La tête a emporté le surplus.

LE COMMISSIONNAIRE. Et ma commission qui n'est pas payée... Fuschtra!... il faut le repêcha...

BOBY. Sauvez-le... sauvez-le...

Le commissionnaire va prendre une échelle qui se trouve dans un coin; mais à peine l'a-t-il dressée et y est-il monté, qu'il y reste juché comme un perroquet sur son bâton, attendu que tous les échelons, sauf le dernier, disparaissent.

PETERBOTT, criant dans la malle. Boby!... Boby!... LE COMMISSIONNAIRE, sur le bâton de l'échelle. Ah! que je regrette ma montagnal!

BOBY. Quelqu'un!... au secours!... mais venez donc!... N'as-tu pas un air qui rapetisse cette malle?

JOHN BULL. Oui, la Monaco. Je n'y pensais pas.

BOBY. Joue donc ta Monaco...

JOHN BULL, touchant un ressort. Ce n'est pas plus difficile que ça.

La malle diminue et prend l'épaisseur d'un portefeuille.

BOBY. Arrête, malheureux!...

JOHN BULL. Laissez donc, l'air n'est pas finie.

BOBY. Mais regarde donc... mon mari est à l'état de galette à présent.

PETERBOTT. Au secours!... Je m'aplatiss!... je m'écrase!... je m'écrase!...

BOBY. Ah! il oublie le collier. (Criant au trou de la malle.) Sers-tu donc du collier...

PETERBOTT, sortant de la malle qui est devenue d'un volume raisonnable. Ouf!... me voilà dehors...

BOBY. As-tu du mal?

PETERBOTT. J'en ai assez comme ça de malle. Je n'en veux plus entendre parler; qu'on l'emporte.

Commissionnaire, commiss... (Lévant les yeux et apercevant l'Auvergnat.) Tiens! cet animal qui est perché là-haut... Veux-tu bien descendre...

LE COMMISSIONNAIRE. Et comment que je descendra...

PETERBOTT, s'oubliant. Comme tu es monta. Bon! voilà que je parle auvergnat à présent.

LE COMMISSIONNAIRE, sautant. Tant pis, je me risqua.

PETERBOTT. Charabia, va! allons, prends cette malle et va boire au cabaret avec John Bull.

JOHN BULL. J'en boirais dix... des malles... et l'Auvergnat avec...

AIR : *Venez, maîtresses et reines.*

(8<sup>e</sup> tableau) *Ver-tuisant.*

Je me fais honneur et gloire  
D'héberger un Auverpin,  
Ce n'est pas la mer à boire,  
Qu'un verre ou deux de bon vin.

REPRISE.

PETERBOTT et BOBY.

John se fait honneur et gloire  
D'abreuer un Auverpin,  
Ce n'est pas la mer à boire,  
Qu'un verre ou deux de bon vin.

LE COMMISSIONNAIRE.

Il se fait honneur et gloire  
D'abreuer un Auverpin;  
Ce n'est pas la mer à boire,  
Qu'un verre ou deux de bon vin.

John et le commissionnaire sortent en emportant la malle qu'ils tiennent chacun par un bout.

FIN DU TABLEAU.

### LA PRODIGALITÉ.

Petit décor fantastique occupant deux places.

### SCÈNE I.

LA FORTUNE, LA SOTTISE la conduisant.

LA SOTTISE. Par ici, madame la Fortune, et prenez garde de faire un faux pas, moi, je viens d'en faire un...

LA FORTUNE. Ça ne m'étonne pas, Sottise, ma mie, tu es si bête... et tu me conduis si mal! Enfin nous voici donc arrivées... chez l'Usure et la Prodigalité?

LA SOTTISE. N'est-ce pas là que vous m'aviez demandé de vous conduire?

LA FORTUNE. Sans doute, mais tu es un si détestable guide, ma pauvre Sottise, qu'avec toi j'ai toujours peur de m'égarer.

LA SOTTISE. Ah! dam! tout le monde ne peut pas avoir de l'esprit... Je suis ce que je suis... La Sottise... ça n'est pas ma faute... C'est égal, cette fois, je n'ai pas fait de bêtise.

LA FORTUNE. Tant mieux. On me la reprocherait encore.

AIR : *Parnasse des dames.*

De tout on me rend responsable:  
L'argent vient-il trouver un sot,  
On m'en accuse; est-ce équitable?

Et cependant voilà mon lot.  
Si tu commets une bêtise,  
Autour de moi j'entends chacun  
Crier que, fortune et sottise,  
Trop souvent, hélas! ne font qu'un.

Aussi, j'ai assez de mon bien-être, et si je viens ici, c'est pour donner ma démission.  
LA SOTTISE. Mais vous allez me mettre sur le pavé... me v'la sans place.  
LA FORTUNE. Est-ce qu'en ce monde il n'y a pas tous les jours place pour la sottise.

SCÈNE II.

LES MÈRES, LA PRODIGALITÉ, L'USURE.

LA PRODIGALITÉ. La Fortune, notre sœur aînée, daigne nous rendre visite.  
L'USURE. Vraiment... c'est trop d'honneur.  
LA SOTTISE. Si vous saviez, madame la Fortune m'a donné mon compte... et elle veut ôter son bandeau.

LA PRODIGALITÉ. La Fortune sans bandeau... mais ce ne serait plus la Fortune...  
L'USURE. En cessant d'être aveugle, elle perdrait tout son pouvoir.

LA FORTUNE. Joli pouvoir.  
LA PRODIGALITÉ. Oh, ingrate, mais si tu te plains de ton rôle dans la vie, qui dirai-je du mien?... moi, la Prodigalité!.. Enrichir, passe encore... cela vient petit à petit, mais ruiner... voilà qui est fatigant... Les femmes, la table, le jeu... le diable n'y tiendrait pas... et je n'y tiens plus.

LA FORTUNE. Vraiment; eh bien! veux-tu changer.  
LA PRODIGALITÉ. Ah! si je ne demanderais pas mieux. car, entre nous, je suis sur les dents.

LA FORTUNE. Alors, c'est convenu, tu prendras mon bandeau.

LA PRODIGALITÉ. A quoi bon?... ce bandeau tout-puissant, quand c'est toi qui le portes, n'a plus de vertu placée sur les yeux d'un autre... et toi-même, si tu le quittes, tu ne pourras le reprendre que dans un an... C'est l'arrêt du destin.

LA FORTUNE. Tant mieux!...  
LA PRODIGALITÉ. Réfléchis bien... tu avais sans doute des protégés, des favoris... songe que pendant une année, tu ne pourras plus rien pour eux.

LA FORTUNE. Je ne m'intéressais qu'à deux petits jeunes gens, deux amoureux bien gentils... mais je suis tranquille sur leur sort. Je les ai faits plus riches que la compagnie des Indes, et je les crois trop sages pour ne pas avoir bien employé le talisman dont j'ai payé leur hospitalité. Quant aux imbéciles que j'ai gorgés à l'aveuglette, ma foi, je ne m'en inquiète guère. Je ne serai même pas fâchée de leur faire perdre en détail ce que je leur ai sottouement donné en gros. Gare à eux!... (Otant son bandeau.) Je ne suis plus la Fortune... je suis la Prodigalité.

LA SOTTISE, pleurant. Hi... hi... Hi... Hé bien, avec tout ça, moi, qu'est-ce que je deviendrai?

LA FORTUNE. Tu resteras avec moi; Sottise et Prodigalité vont bien ensemble.

L'USURE, à la Fortune. Ah ça, j'espère que tu n'oublieras pas l'Usure, et que tu lui enverras des clients.

LA FORTUNE. Je te le promets...  
L'USURE. Justement, voici l'heure de mon grand lever... Veux-tu y assister?

LA FORTUNE. Volontiers.  
L'USURE. Eh bien, va prendre la forme mortelle que tu voudras; choisis dans mon magasin le costume qui te sied le mieux et reviens.

LA FORTUNE. Où cela?  
L'USURE. Ici... et tu verras l'Usure à l'œuvre. (La Prodigalité, la Fortune et la Sottise sortent.) Allons, Deborah, ma grande robe grise et mon capuchon.

AIR : Maman, les petits bateaux qui vont sur l'eau.

Ma grotte de cristal,  
Quand elle s'efface,  
Fait place  
Au plus affreux local.  
Bazar,  
Où tout est de hasard,  
Chez moi je vois venir  
Des enfants de famille,  
Pour un peu d'or qui brille  
Escomptant l'avenir.  
Trop souvent mon argent  
Paye ou folle ou vice,  
Pourtant je rends service  
Parfois à l'indigent.  
Ma grotte de cristal,  
Etc., etc., etc.

CHANGEMENT.

L'USURE.

Le théâtre représente une boutique de bric-à-brac.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'USURE, puis LE FILS DE FAMILLE, LE MARCHAND, LA JEUNE FILLE, ET LES AUTRES CLIENTS.

L'USURE, tout sa nouvelle forme. On entend du bruit à l'extérieur. Ah! ah!... mes clients font déjà foule à ma porte... (Allant ouvrir la porte.) Entrez... entrez, mes enfants...

Les clients entrent.

CHŒUR.

AIR : Allons, partons sans bruit. (Les Soupirs de Boileau.) Folles-Dramatiques.

Grâce au malheur des temps,  
Nos besoins sont pressants,  
Il nous faut de l'argent,  
Même à deux cents pour cent.

L'USURE.

Que chacun à son tour  
S'explique sans détour;  
Moi, j'oblige toujours  
En écus ayant cours.  
J'ai pour premier devoir,  
De doubler mon avoir,  
Et pour un son comptant,  
Vous me rendez un franc.

REPRISE.

L'USURE, au fils de famille. Un moment... chacun aura son tour. Je ne puis répondre à tout le monde? Voyons... d'abord... jeune homme... A toi, qui paraissais le plus impatient... de quoi s'agit-il, mon fils?

LE FILS DE FAMILLE. J'ai un oncle archi-millionnaire, et qui se porte comme le Pont-Neuf. J'attendrai donc longtemps mon héritage; et voilà une lettre de change sur le point d'être protestée; peux-tu me tirer de là?

L'USURE. Est-ce que je ne suis pas la Providence des fils de famille?... mais...

LE FILS DE FAMILLE. Pas de mais... je ferai tout ce que tu voudras...

L'USURE. Alors, j'escompterai l'héritage, (à part) et il n'en restera pas grand-chose.

SCÈNE II.

L'USURE, LA FORTUNE, en cavalier du temps de la régence, LA SOTTISE, en écuyer, entrant par la gauche, SIR EDGARD, par le fond.

L'USURE, à sir Edgard. Qu'y a-t-il pour votre service, mon jeune cavalier?

EDGARD, balbutiant. J'étais venu... on m'avait dit. L'USURE. Je ne connais pas ce jeune homme.

LA FORTUNE. Mais moi, je le connais. C'est bien lui... sir Edgard.

EDGARD. Comment! vous savez mon nom?...

LA FORTUNE. Un nom que vous portez dignement, sir Edgard, s'il ne faut pour cela qu'être bon, loyal et brave; comment cela se fait-il que vous veniez dans un pareil lieu?

SIR EDGARD. Mon Dieu, la misère m'y amène.

LA FORTUNE. La misère! Je croyais avoir entendu dire que le hasard vous avait rendu riche.

EDGARD. Non; pas le hasard, mais la Fortune qui m'avait pris en pitié, pour un peu de bien que je lui avais fait, et par un prodige que je ne m'explique pas encore, ma position avait tout à coup changé. J'allais être heureux quand Peterbott, un de mes anciens fermiers, un misérable fripon, m'a dérobé le précieux talisman qui m'était tombé du ciel.

Un valet, que je croyais dévoué, s'est mis avec moi à la poursuite du voleur. Mais, désespérant sans doute de l'atteindre, Dickson lui-même m'a abandonné... et alors, je suis resté seul, loin de mon pays, et sans argent...

LA FORTUNE. Mais c'est indigne. Et quelle est maintenant votre espérance?

EDGARD. Le travail!... Oui, je travaillerai pour acquitter la seule dette que j'aurai volontairement contractée... (A Dickson.) Madame, on m'a dit que vous ne me refuserez pas quelques guinées en échange de cette épée... C'est l'épée de mon père.

LA FORTUNE, à part. Pauvre garçon! si j'étais encore la Fortune... quel plaisir j'aurais à l'enrichir une seconde fois!... mais je n'ai plus rien à lui donner... que du courage.

EDGARD, tendant l'épée à Dickson. Eh bien, madame?...  
L'USURE. Je n'aime pas beaucoup ce genre d'affaires... enfin, c'est bien pour vous obliger... voyons. (Avançant la main.) Donnez.

EDGARD. Pardon... avant de m'en séparer, permettez que j'enlève de la poignée ce ruban... pour

vous l'est sans valeur, pour moi c'est un souvenir.

LA FORTUNE, l'arrêtant. Un instant.

EDGARD. Comment?

LA FORTUNE. Gardez votre épée, mon gentilhomme... elle peut vous conduire à la gloire, et la gloire vaut bien la fortune. La patrie a besoin de gens de cœur... allez lui offrir cette épée. Je ne suis pas riche, mais j'ai bien encore quelques pièces d'or au service de mes amis.

EDGARD, hésitant à prendre la bourse que lui tend la Fortune. Je ne sais si je dois...

LA FORTUNE. Allons donc, entre gentilshommes... EDGARD, se décidant. Eh bien, j'accepte, et je jure de m'acquitter bientôt... Si vous ne me revoyez pas, mon gentilhomme, c'est que je serai mort... votre main, et merci.

Il sort vivement.

LES CLIENTS. Et nous?  
L'USURE. Assez pour aujourd'hui; vous repasserez demain.

REPRISE.

AIR : Grâce au malheur des temps,  
Etc., etc., etc.

SCÈNE III.

LA FORTUNE, L'USURE, LA SOTTISE, LA PRODIGALITÉ.

LA FORTUNE. Va, brave jeune homme, va où la destinée t'appelle; si la Fortune ne peut plus te protéger, au moins elle te vengera. A moi la Sottise, et guerre sans merci à ce voleur de Peterbott, à ce fourbe de Dickson.

L'USURE. Un conseil.  
LA FORTUNE. Lequel?

L'USURE. Tu veux les perdre tous deux.  
LA FORTUNE. Parbleu.

L'USURE. Eh bien, pour réussir vite et bien, entraînez-moi ces enrichis d'un jour dans le Temple de la Prodigalité.

LA FORTUNE. Qui les y conduira?  
LA SOTTISE. Moi... la Sottise. Je vais les lancer tout de suite dans le tourbillon du 30 et 40.

LA PRODIGALITÉ. Toi, ma sœur, ou plutôt ma remplaçante, recommande la Peterbott à mes ministres intimes, le Jeu, l'IVresse, la Coquetterie; avec eux, la besogne ira vite.

LA FORTUNE. Bravo...

ENSEMBLE.

AIR : Des Pétules, 2<sup>e</sup> acte.

Nos rôles sont faciles,  
Et nos pièges charmants seront semés de fleurs;  
Malheur aux imbéciles,  
Et faisons sans pitié guerre à mort aux voleurs.

FIN DU TABLEAU.

LE JEU.

Une salle fantastique dépendant du temple de la Prodigalité et consacré au démon du jeu. Dans la décoration, tout doit rappeler la destination spéciale de ce salon diabolique éclairé par de grands candélabres.

Au changement, une foule de joueurs occupe les trois tables qui garnissent le fond de la salle : Table de roulette, table de lansquenet, table de 30 et 40. Autour des tables se promènent des joueurs et de jolies femmes.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHŒUR.

AIR : Allons, allons, courons la chance,  
Pour s'enrichir il faut risquer un peu,  
Tout, jusqu'à l'existence,  
Mes amis, n'est qu'un jeu.  
Etc., etc., etc.

Mouvement général des joueurs qui prennent et quittent leurs places. Bruit de l'or jeté sur les tables et ramassé par le râteau du banquier. Au milieu de ce tohu-bohu, on voit entrer Peterbott et Boby, guidés par la Sottise. Des femmes, en toilette élégante, jouent ou regardent jouer.

SCÈNE II.

PETERBOTT, BOBY, LA SOTTISE.

BOBY, ruisselant de pierres et regardant de tous côtés. Examine donc, monsieur Peterbott!

PETERBOTT, magnifiquement vêtu. Je ne fais que ça... j'en ai le torticolis...

BOBY. Nous avons bien fait de nous mettre sur notre trente-six!

PETERBOTT. Tu appelles cela ton trente-six... moi, j'appelle ça mon cinquante-deux... Il n'aurait plus manqué que de venir ici en pet-en-l'air.

BOBY. Prenez donc garde... vous marchez sur ma queue.

PETERBOTT, au page. Jeune imbécille, pourquoi laisses-tu traîner la queue de ma femme?

BOBY, tapant sur la joue de la Sottise. N'allez-vous pas le gronder, cet enfant charmant, qui est venu nous offrir de prendre la place de ce gros butor de

**John Bull.** Au lieu d'un coureur lourd comme un bœuf, nous avons un page joli comme un colibri, et qui nous fera voir tout ce qu'il y a de curieux et d'amusant partout. C'est lui qui a voulu nous conduire. A propos, où sommes-nous ici?... Au moins à la cour... hein?...

**LA SOTTISE.** Vous êtes dans le Temple du Plaisir, salle du 30 et 40.

**PETERBOTT.** Le Temple du Plaisir, fichtre, nous allons nous en donner, madame Peterbott!... Il doit y avoir des buffets?

**LA SOTTISE.** Voilà la salle du banquet.

**PETERBOTT.** Tu vas nous y conduire. Ah ça! la carte est-elle chère?

**LA SOTTISE.** On ne fait rien payer.

**PETERBOTT.** Ah! on donne ici?

**LA SOTTISE.** Oui, on donne... à jouer.

Ils sortent par la droite.

### SCÈNE III.

**LES MÉMES, DIKSON, SUIVI DU DIABLE D'ARGENT.**

Ils entrent par la gauche.

**DIKSON, remarquant le Diable.** Allons donc, as-tu bientôt fini de te faire traîner...

**LE DIABLE.** Un instant, je suis essouffé... j'ai perdu l'habitude de l'exercice, et tu me fais aller d'un train... à me faire regretter maître Faringboll.

**DIKSON, au Diable qui se serre contre lui.** Ne t'efforce donc pas dans ma poche comme ça... tu nous feras remarquer... que je suis bête! il est invisible!... de peur qu'on ne me te souffle, je t'ai rendu invisible.

**LE DIABLE.** Oui, mais je ne suis pas impalpable.

**DIKSON.** Je le crois bien... ce sera même drôle... on te touchera sans te voir. Ah ça, qu'est-ce qu'on fait ici?

**CRIS.** Rouge... Noire... Raflé... Rien ne va plus. **Banco!**

**LE DIABLE.** Tu le vois bien, tous ces gens-là jouent...

**DIKSON.** Pour s'amuser.

Un des joueurs sort d'une table de jeu avec désespoir.

**LE DIABLE le montrant.** Celui-là n'avait pas le Diable d'argent dans sa poche.

**DIKSON.** Je l'ai moi... je t'ai mon gros bonhomme de Diable... et j'ai bien envie de te risquer un peu.

**LE DIABLE.** Garde t'en bien. Un de mes anciens maîtres a voulu tenter le sort, à mes dépens. Il ne voulait, disait-il en riant, risquer qu'une de mes oreilles...

**DIKSON.** Eh bien?

**LE DIABLE.** Eh bien, tout y a passé... Crois moi, regarde d'un autre côté.

**DIKSON, apercevant un groupe de femmes.** Oh! les jolies créatures: j'ai envie de leur offrir mon bras et des douceurs.

**LE DIABLE.** La femme... autre danger... Allons prendre l'air.

**DIKSON.** Ah! mais je ne suis pas comme mon oncle Faringboll... moi... non, et je te préviens que tu vas maigrir un peu à mon service. *(Aux femmes)* Belles nymphes, je suis votre adorateur très-humble.

**UNE DAME.** Qu'est-ce que c'est que ce petit bonhomme?

**DIKSON.** Petit bonhomme!... Je vais leur montrer... que le petit bonhomme vaut son pesant d'or.

**AIR: de Montaubry, (Filles de marbre.)**

Accourez jeunes fillettes,  
Pressez-vous autour de moi;  
Allons, faites les coquettes,  
Bientôt vous saurez pourquoi;  
Généreux avec les belles,  
Je sais orner leurs attraits,  
Je les couvre de dentelles,  
Je comble tous leurs souhaits: *(bis)*

Oui, oui, oui, oui,  
Je vous tiens aujourd'hui,  
S'il ne me faut, pour vous plaire,  
Qu'un gousset, qui sonne haut,  
J'ai de quoi vous satisfaire,  
Vous n'avez qu'à dire un mot!

Bruit de pièces d'or qu'il agite dans sa poche. Se posant.

Oh! qui veut avoir le magot!  
Oh! qui veut avoir le magot.  
Chez vous, un air de surprise,  
Succède au ton dédaigneux,  
Et je vois la convoitise  
Briller dans vos jolis yeux;  
Déjà la blonde et la brune  
Se serrent autour de moi;  
Le petit cœur de chacune  
Palpite d'un doux émoi. *(bis)*

Oui, oui, oui, oui,  
Je vous tiens aujourd'hui;

S'il ne me faut pour vous plaire,  
Qu'un gousset qui sonne haut,  
J'ai de quoi vous satisfaire,  
Vous n'avez qu'à dire un mot!

Bruit de pièces d'or qu'il remue dans sa poche. Se posant.

Oh! qui veut avoir le magot!  
Oh! qui veut avoir le magot!

**LA DAME.** Oh! ce cher petit homme, est-il joli!  
**UNE AUTRE DAME.** Spirituel!

**UNE AUTRE DAME.** Oh! c'est un Apollon!

Elles l'entourent et sortent avec lui sur l'air des *Louis d'or*

**PETERBOTT, revenant en scène, il est un peu gris et tient encore un verre de champagne à la main.** Oh! j'ai chaud... j'ai trop absorbé!...

Il rencontre sur son chemin le Diable d'argent qui a la tête tournée du côté par lequel est sorti Dickson. Il se heurte contre lui.

**LE DIABLE.** Faites donc attention.

**PETERBOTT, ouvrant de grands yeux.** Hein?... plait-il?... contre quoi diable me suis-je cogné? *(Agitant sa main contre le Diable)* Rien... c'est étonnant... je ne vois rien, et je touche quelque chose; l'air est épais ici.

**LE DIABLE, commençant à diminuer.** Après tout, j'aime mieux le voir coqueter que jouer. S'il me fait quelques saignées, j'en serai plus alerte, voilà tout... Eh oui, je veux bien m'alléger un peu, il y a de l'étoffe, mais pas trop.

**PETERBOTT.** Tiens, on joue ici... j'ai envie de faire sauter la banque, je n'ai qu'à vouloir.

**UNE VOIX.** Mille louis au lansquenet!

**UNE VOIX.** Dix mille francs sur la noire!

**PETERBOTT.** Je tiens tout.

Mouvement.

**UNE VOIX.** Gagné!

**PETERBOTT.** J'en étais sûr... avec mon talisman... Je gagnerai toujours... ça va m'amuser...

**LE DIABLE, se dégonflant toujours de plus en plus.** Le malheureux va trop vite.

**DIKSON, rentrant.** Elles sont charmantes, parole d'honneur.

**LE DIABLE.** Assez d'amours comme ça... tu ne sais pas ce que ça coûte.

**UNE VOIX, au fond.** Ah! voilà un beau joueur.

**PETERBOTT.** Je suis beau joueur, n'est-ce pas, Monsieur... je gagne... je reste toujours, vous le voyez. Je ne fais pas Charlemagne... il y a cent mille francs à faire au lansquenet.

**DIKSON.** Cent mille francs!... ça me va... Banquo!

**LE DIABLE.** Bon! il va jouer à présent.

**PETERBOTT.** Monsieur, vous avez perdu... Il y a deux cent mille francs.

**LE DIABLE.** Allons nous-en.

**PETERBOTT.** Qui fait les deux cent mille francs.  
**DIKSON, criant.** Moi! Banquo!

**LE DIABLE, maigrissant toujours.** Bon... le voilà lancé... son dernier louis y passera... il ne me laissera que le souffle... *(d'une voix éteinte)*, Dickson... Dickson...

**DIKSON, accourant.** Quoi... que veux-tu?

**LE DIABLE.** Je m'évanouis, je m'évapore.

**PETERBOTT.** Vous avez perdu... il y a quatre cent mille francs.

**DIKSON.** Banquo...

**LE DIABLE, lui mettant la main sur la bouche.** Tais-toi... il faut l'arrêter à tout prix... tu ne sais pas où nous sommes?

**DIKSON.** Dans le palais du Plaisir.

**LE DIABLE.** Non... dans l'enfer des joueurs: regarde...

### L'ENFER DES JOUEURS

Coup de tam-tam. Le palais devient tout à coup un enfer comique comme celui des Danaïdes, mais avec une physionomie toute particulière. C'est l'enfer du jeu.

### CHEUR.

**AIR de M. Millet.**

Fi des vieilles sorcières  
Sur leurs balais rôtis,  
Fi des rouges chaudières,  
Des brasiers et des grils!  
Le feu *(bis)*.  
En enfer, c'est le jeu,  
Au jeu! *(bis)*.  
Tous ces damnés au jeu.

Des hommes et des femmes sont poursuivis, traqués et entraînés par des démons figurant tous les jeux connus. Sur la reprise du chœur joueurs et démons forment une ronde infernale.

**LE DIABLE, à Dickson.** Eh bien! te reconnais-tu?  
**DIKSON.** D'abord, n'étant jamais venu en enfer... mais je me le figurais autrement que ça

**LE DIABLE.**

**AIR:**

Le vieux Satan corrige ses manières,  
Il prend pour sceptre un râteau de banquier;  
Il a, suivant les progrès des lumières,  
De son enfer troqué le mobilier.  
Ses instruments, que cherche ta lorgnette,  
Ont disparu, mais les nouveaux sont bons.

Plus de serpents avec ou sans sonnettes,  
Ils étaient vieux, tout neufs sont nos démons.

REPRISE.

Fi des vieilles sorcières,  
Etc., etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Au cœur, au front, regarde ces pancartes.  
Reconnais-tu tous les jeux de hasard?

Ici les dés, là-bas quilles et cartes.

Les dominos, les dames, le billard.

Oh! bien complète est notre compagnie;

Tout tient sa place en cet enfer nouveau:

Vois la roulette avec la loterie,

Et le jeu d'oeie à côté du loto.

Fi des vieilles sorcières,

Etc., etc.

*(Ronde, Sabbat, Tableaux)*.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II.

### LE MOBILIER DE L'AMOUR.

Une jolie chambre de jeune fille. Meuble simple, mais assez complet. Une commode, un secrétaire, un canapé, une table, deux chaises.

### SCÈNE PREMIÈRE.

**DICKSON.** Ouf! — Je n'en puis plus... Depuis ce matin je cours sans avoir trouvé autre chose à louer qu'une loge de portier... 1,000 fr. par mois... et il fallait tirer le cordon aux autres locataires. J'ai hésité, j'y renonçais même, quand j'ai avisé un écriteau qui se balançait au-dessus de la porte de cette maison. Je suis monté et me voilà... est-ce bien ici qu'on veut louer? *(Examinant le local avec son lorgnon.)* Diable! cela ferait bien mon affaire... ou plutôt celle de la petite que je veux caser... Mais... il n'y a donc personne ici?... *(Jetant les yeux sur la robe placée sur le canapé.)* Si fait... j'aperçois une robe. Le local est déjà habité par une femme... par une femme à sa toilette peut-être.

Il va regarder à tous les trous de serrure. Tout à coup une porte s'ouvre sur son nez, et Nancy paraît en simple costume de grisette du temps.

### SCÈNE II.

**DICKSON, NANCY.**

**DICKSON, se frottant le nez.** En plein sur le nez...  
**NANCY.** Quelqu'un chez moi!... Eh! je ne me trompe pas... C'est M. Dickson.

**DICKSON, la reconnaissant à son tour.** Nancy... la petite Nancy! en voilà une rencontre!...

**NANCY.** Est-ce que vous n'êtes plus au service de sir Edgard?

**DICKSON, d'un air suffisant.** Edgard... connais pas.  
**NANCY.** Comment? votre ancien maître.

**DICKSON.** Je n'ai plus d'autre maître que moi... Des maîtresses je ne dis pas... avec elles, la domesticité n'a rien d'humiliant... cela tient aux gages qu'on ne reçoit pas...

**NANCY.** Je crois bien... vous en donnez...

**DICKSON.** Fi donc!... avec ce physique, cette déinvolture... on est aimé pour soi-même, ma chère; seulement il y a l'article du loyer, la question des cadeaux, le chapitre des parties fines... mais quand on est millionnaire.

**NANCY.** Millionnaire!... et d'où vous vient cette grande fortune?

**DICKSON.** De mon oncle Faringboll.

**NANCY.** Il est mort!

**DICKSON.** Ah! bien oui, seulement j'ai escompté son héritage... Je lui ai soufflé son intendant: un gaillard précieux pour la recette... moi je ne m'occupe que de la dépense.

**NANCY.** Vous êtes mis comme un prince.

**DICKSON.** J'en ai le moyen... mais vous; comment se fait-il que vous soyez à Paris?

**NANCY.** Un matin, là-bas, à la ferme, j'ai reçu une lettre de sir Edgard. Il m'annonçait qu'il était entré dans les mousquetaires du Roi, qu'il avait besoin d'argent et que pour s'en procurer, il était décidé à vendre le château de ses pères. Il me pria de réaliser au plus vite le prix de sa dernière propriété et de le lui faire parvenir à Paris, où il était retenu par son service.

**DICKSON.** Et la bicoque a été adjugée?

**NANCY.** Par exemple! j'ai bien mieux aimé vendre la ferme qui m'appartenait.

**DICKSON.** Voilà une idée qui ne me serait pas venue.

**NANCY.** De l'argent que j'ai touché, j'ai fait deux parts et je suis accourue à Paris en apportant la plus grosse à sir Edgard. On m'avait dit que je le rencontrerais tous les jours à la place Royale... J'y suis allée et je l'ai, en effet, aperçu qui s'y promenait.

**DICKSON.** Vous l'avez abordé?

NANCY. Je n'ai pas osé. Le lendemain je lui ai fait remettre son argent et je suis venue ensuite me loger près du quartier des Mousquetaires rien que pour voir passer sir Edgard quand il sort pour aller faire escorte à Sa Majesté.

DICKSON. Ah çà ! mais vous en tenez pour sir Edgard ; vous êtes pinocée, ma bonne amie.

NANCY. Penser à un si noble gentilhomme, moi, qui ne suis rien... après avoir acheté le peu de meubles qu'il y a ici, je me suis mise à travailler... et je vis... au jour le jour, c'est vrai... mais enfin je vis tranquille (soupirant) et heureuse.

DICKSON. Pauvre petite poule ! c'est qu'elle est à croquer... Nancy, vous m'intéressez... ma bichette.

NANCY. Vous êtes bien bon, M Dickson.

DICKSON. Dites un mot, non, trois mots et je mets à vos pieds les trésors de Golconde, les mines du Pérou, les placers de la Californie.

NANCY, riant. Et quels sont ces trois mots ?

DICKSON. Je vous aime !

NANCY, riant. Ah ! ah ! ah ! jamais, je ne sais pas mentir, M. Dickson.

DICKSON. Nancy... réfléchissez, j'ai de l'argent plein mes mains, plein mes poches, plein ma maison, j'en ai à jeter par les fenêtres. (Nancy sourit.) Vous en doutez... (Prenant de l'argent à poignées dans ses poches et le jetant par la fenêtre.) Tenez ! tenez ! tenez !...

Fanfares au dehors.

NANCY. Les mousquetaires vont sortir. Courons vite à ma fenêtre.

A peine est-elle sortie à gauche, que le Diable d'argent devenu presque mince, s'élançait dans la chambre par la fenêtre et sauta au cou de Dickson.

LE DIABLE. Comment, malheureux, tu me jettes par la fenêtre ?

DICKSON. Bon ! de quoi te plains-tu ? je te fais prendre l'air.

LE DIABLE. Ah ! il n'y a pas moyen d'y tenir... ma santé s'altère, je marche à l'étiase.

DICKSON. Que non ! tu es encore assez grassouillet. Et puis le diable ne meurt pas.

LE DIABLE. Quand tu m'auras réduit à zéro, pour me remplir, sais-tu ce que je ferai.

DICKSON. Non.

LE DIABLE. J'irai piquer une tête...

DICKSON, effrayé. Dans la rivière ?

LE DIABLE. Dans le lac d'argent.

DICKSON. Je sais, tu te retremperas dans ton élément, et quand tu seras bien rebondi, tu me reviendras.

LE DIABLE. Du tout.

DICKSON. Tu me ferais une infidélité !

LE DIABLE. Parfaitement... ainsi, mon petit homme, arrête-toi, il n'est que temps.

DICKSON. Eh ! bien, je m'arrêterai ; pour t'être agréable, j'ai déjà renoncé au jeu... faut-il aussi renoncer à l'amour ? et les malheureuses que j'ai faites.

LE DIABLE. Laisse-moi donc tranquille, des drolesses qui te grugent.

DICKSON. Est-ce ma faute si on m'adore !

LE DIABLE. Imbécile !... ce n'est pas toi, c'est moi qu'on aime... que je te quitte, on te plantera là.

DICKSON. Vous croyez ? Eh bien, voyons, je me rangerai... C'est ce petit enragé de Marcas, le cornette aux mousquetaires qui m'entraîne toujours. Je ne sais comment il fait pour savoir où je suis...

LA FORTUNE, en dehors. Dickson ! Dickson !

DICKSON. Tiens... c'est lui, le voilà,

SCÈNE IV.

LA FORTUNE, en cornette de mousquetaires ; DICKSON, LE DIABLE D'ARGENT.

LA FORTUNE, entrant d'un air délibéré, la main à la garde de son épée et le chapeau sur le coin de l'oreille et gasconnant. Ah ! vous voilà... Savez-vous, mon cher, que pour un rien, je vous chercherais noise... morbleu !

DICKSON. A moi !

LA FORTUNE. Parbleu ! me faire monter cinq étages pour venir vous chercher.

DICKSON. Vous saviez donc que j'étais ici ?

LA FORTUNE. Est-ce que je ne sais pas toujours où vous êtes...

DICKSON. Ça, c'est vrai !

LA FORTUNE. Il m'est impossible de me passer de vous au jeu. Surtout : à propos, j'ai une revanche à vous donner.

DICKSON. Quelle revanche ?

LA FORTUNE. Parbleu, des mille louis que je vous ai gagnés... quitte ou double !

LE DIABLE, à Dickson. Miséricorde !

LA FORTUNE. Nous passerons une joyeuse journée, que je perde ou que je gagne les mille louis, ils seront mangés aujourd'hui.

DICKSON. Nous n'aurons jamais assez faim pouravorer tout.

LA FORTUNE. Laisse donc, j'ai invité toute ma compagnie... après la revanche, un déjeuner comme pour le régent lui-même. Après le déjeuner, le jeu, puis le dîner. Après le dîner, le bal des Porcherons, après le bal, le souper... Bref, le déjeuner est commandé... Va donc m'attendre, au cabaret de Lustu-oru.

AIR de la corde sensible (polka.) (Faut s'amuser, danser et rire.)

Nous allons chanter, boire et rire,  
Et tout sera payé comptant ;  
Au diable épargne et tirelire,  
C'est pour rouler qu'est fait l'argent.

DICKSON.

(Même quatrain.)

LE DIABLE.

C'est à mes dépens qu'ils vont rire,  
Oh ! de Farriboll à présent,  
Je regrette la tirelire  
Où j'engraisais si doucement.

DICKSON, au diable qui reste en place, chantant.

Viens !

LE DIABLE, chantant.

Non.

DICKSON, chantant.

Tu veux faire ta tête.

LE DIABLE, chantant.

Je reste.

DICKSON, chantant.

Ah ! nous allons bien voir...

Agitant la clochette.

Tin, tin, tin, tin,

Tin, tin, tin, tin.

Au son de ma chère clochette,

Obéir est ton devoir,

Obéir, drôle, est ton devoir.

Le Diable se met en marche.

DICKSON, parlant. C'est bien heureux !

REPRISE.

Nous allons chanter, boire et rire,  
Etc., etc., etc.

LE DIABLE.

Encore à mes frais, ils vont rire.  
Etc., etc., etc.

SCÈNE V.

LA FORTUNE, puis NANCY.

LA FORTUNE. Ah ! c'est trop facile à ruiner un pareil imbécile. S'il m'était aussi aisé d'enrichir Edgard... mais la fortune est devenue la prodigalité, et la prodigalité n'enrichit guère... N'importe, je ne perds pas de vue mes protégés. Braves jeunes gens ! quel dommage que la gloire et la vertu ne soient pas la richesse. Mais, grâce à l'usure, nous l'emporterons. (Riant.) Cette chère Usure... Elle ramasse brin à brin ce que Peterbott et sa femme éparpillent... avec les miettes qu'ils laissent tomber elle refait petit à petit un trésor qui sera la dot de mes protégés... Si, pourtant leur amour résiste à une année d'épreuve... Une année d'amour fidèle, c'est bien long.

NANCY, triste et révoque et se parlant à elle-même sans voir d'abord la Fortune. Encore un jour sans le voir... comme hier, il n'était pas dans le détachement qui se rend au Palais... Serait-il malade ?

LA FORTUNE. s'approchant. Il est blessé.

NANCY. Blessé !

LA FORTUNE. Hélas ! oui, et vous voyez en moi le camarade qui lui a servi de témoin dans ce malheureux duel.

NANCY. Un duel... et pourquoi ?

LA FORTUNE. Un enfantillage... Edgard avait à la poignée de son épée un ruban bleu de ciel...

NANCY, à part. Qui vient de moi.

LA FORTUNE. On a cru dans la compagnie que c'était un gage d'amour, et on le lui a dit... On a voulu enlever de son épée cette dragonne qui n'était pas d'ordonnance... alors il s'est fâché, et, ma foi...

NANCY, à part. Pauvre Edgard... et je l'accusais de m'oublier. (Haut.) Dites-moi, monsieur le cornette, cette blessure ?

LA FORTUNE. Une simple égratignure... huit jours d'hôpital... il n'y paraîtra pas.

NANCY. Huit jours d'hôpital... Je n'entends pas qu'il y reste. De l'argent... il en aura demain, aujourd'hui, tout de suite.

LA FORTUNE. Où le prendra-t-il ?

NANCY. Oh ! je le sais, attendez-moi...

AIR nouveau de Montaubry.

(Vous le voulez, eh bien ! mam'zelle.) (Corde sensible.)

Restez ici, je vous en prie,

Je suis à vous dans un instant.

(A part.)

Se quereller, quelle folie !

Je pleure, et mon cœur est content.

En votre amitié j'ai foi.

LA FORTUNE.

Je suis un autre lui-même,

NANCY, à part.

Puisqu'il s'est battu pour moi,

Il m'aime comme je l'aime.

REPRISE.

Restez ici, je vous en prie,

Etc., etc.

LA FORTUNE.

Pour mon ami, je vous en prie,

N'allez pas vous gêner, vraiment.

Pour vous, s'il a risqué sa vie,

Tout autre en aurait fait autant.

SCÈNE VI.

LA FORTUNE, puis LA SOTTISE, habillée à la mauresque.

LA FORTUNE. Brave fille, excellent petit cœur ; et il y a des gens qui disent du mal des femmes... ils ne les connaissent pas.

LA SOTTISE, après avoir un instant examiné la Fortune. Etes vous seule ?

LA FORTUNE, de même. Oui... Ah ! comme te voilà fagottée, ma pauvre Sottise.

LA SOTTISE. C'est une nouvelle fantaisie des Peterbott chez qui vous m'avez placée en qualité de page, voilà le costume qu'ils m'ont donné.

LA FORTUNE, riant. Ah ! ah ! tu es superbe... Ah ! çà, comment gouvernes-tu ces imbéciles-là ?

LA SOTTISE. Comme je veux... Je n'ai pas eu de peine à me loger dans leur cerveau... il était vide.

LA FORTUNE. Et tu as suivi mes instructions ?

LA SOTTISE. J'ai commencé par la femme que j'ai rendue amoureuse folle de sir Edgard ; aujourd'hui même, et pour l'attirer chez elle, elle donne toujours, d'après mes conseils, une fête dans son hôtel, aux mousquetaires du roi, et, pour cette fête-là, l'orgueilleux Peterbott égrènera son collier, car...

chez lui, il y aura aussi de l'amour sous jeu.

LA FORTUNE. De l'amour ?

LA SOTTISE. Oui, je suis en train de lui souffler une passion volcanique pour Nancy, que je lui ai fait voir à la promenade. C'est par l'ordre de ce vieux fou que je suis ici.

LA FORTUNE. Avec une lettre ?

LA SOTTISE. D'invitation pour sa fête, et, de plus, avec un bouquet.

LA FORTUNE. Mais je ne te vois pas de fleurs à la main.

LA SOTTISE. Est-ce qu'un Mondor comme Peterbott peut offrir des fleurs telles que le bon Dieu les a faites. (Tirant un écriin de sa poche et l'ouvrant.) Tenez... voilà le bouquet qu'il envoie à la petite.

LA FORTUNE. Un bouquet en pierreries. Bravo ! Cela rentre dans notre plan de folles dépenses. Mais Nancy... résistera-t-elle à cette épreuve... La voici, allons acquitte-toi de ta commission.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, NANCY, DEUX COMMISSIONNAIRES.

NANCY. Excusez-moi, M. le Cornette, de vous avoir fait attendre. Ce vilain marchand n'en finissait pas.

LA FORTUNE. Quel marchand ?

NANCY. Le marchand qui m'a vendu mes meubles et qui les reprend.

LA FORTUNE. Qu'avez-vous fait là, vous allez vous trouver sans mobilier.

NANCY. Oui, mais Edgard ne sera pas sans argent. (montrant une bourse.) Voyez, je suis riche à présent.

LA FORTUNE. Pour le devenir vous n'avez pas besoin de vous dépoillier. Regardez à votre tour ce qu'on vous envoie.

La Sottise ouvre l'écriin et le présente à Nancy.

NANCY, froidement. Qu'est ce que c'est que cela.

LA FORTUNE. Un écriin dont chaque joyau a dix fois plus de valeur que tous vos meubles.

NANCY. A moi un pareil cadeau... et de la part de qui ?

LA SOTTISE. De celle de mon maître à qui vos beaux yeux ont fait tourner la tête.

NANCY. Vraiment... eh bien ! qu'elle tourne tant qu'elle voudra, sa tête, et qu'il me laisse tranquille.

Rempportez ça... (Aux commissionnaires.) Et vous, emportez mes meubles, ah ! mes pauvres petits meubles... je les aimais bien... mais ma foi tant pis, emportez, emportez tout.

LA FORTUNE (A part). Tête-bien.

La Sottise sort.

NANCY (pendant que les commissionnaires démenagent les meubles). Maintenant, M. le Cornette, un dernier service... vous êtes le camarade de sir Edgard, et je ne sais comment lui faire parvenir cet argent...

LA FORTUNE. Je m'en charge.

NANCY, toute joyeuse. Vraiment?... alors, vous driez-vous encore...

LA FORTUNE. Quoi?

NANCY. Lui remettre aussi une toute petite lettre, oh! bien petite... que je vais écrire pour lui...

LA FORTUNE. Toutes les lettres que vous voudrez... NANCY, joyeuse. Oh! merci bien, monsieur le Mousquetaire.

Elle rentre en courant dans sa chambre. Les meubles ont été emportés.

## SCÈNE VIII.

LA FORTUNE, puis NANCY.

LA FORTUNE. Charmante enfant! je voudrais être encore la fortune pour te récompenser comme tu le mérites. Ah! l'amour pourrait bien faire quelque chose pour elle. Allons, gentil petit dieu... ce que Nancy t'a donné d'une main tu devrais bien le lui rendre de l'autre.

A peine ces mots ont-ils été dits, que les meubles reviennent d'eux-mêmes à leur place.

NANCY, jetant un cri de joie à la vue des meubles. Que vois-je!... mes meubles. Je rêve sans doute... mais non... voilà les chaises. (Elle s'assoit.) Voilà le secrétaire... (Elle ouvre les tiroirs) et ma robe... jusqu'à ma robe qui est allée se reposer sur le canapé!... Eh bien! monsieur le cornette... il est parti. Oh! mon Dieu! et ma lettre... ma lettre.

Elle court après la Fortune ou plutôt après Marcas

PIN DU TABLEAU.

## UNE FÊTE CHEZ M. ET M<sup>ME</sup> D'ARGENT-D'OR.

Une magnifique galerie ouvrant sur un jardin.

## SCÈNE PREMIÈRE.

DICKSON, PETERBOTT, VALETS.

PETERBOTT, dans un costume d'or et d'argent. Je suis enchanté, mon cher Dickson, de vous savoir dans une position un peu calée... si vous aviez été dans la peine, je me serais vu dans la cruelle nécessité de vous tourner le dos; mais du moment que vous n'avez besoin de rien, je suis tout à votre service.

DICKSON. Merci! merci! il n'était bruit dans tout Paris que de la fête que donne le plus riche financier du globe, et j'ai pensé que vous me feriez l'honneur de m'inviter.

PETERBOTT. Certainement... vous êtes riche, vous êtes mon pair.

DICKSON. Comment, votre père?

PETERBOTT. Vous êtes de ma classe, quoi de mon monde. Je vous invite, pourtant ma fête ne sera pas complète, non, je ne suis pas satisfait, le temps m'a manqué, je voulais faire ruoler mon paro.

DICKSON. Hein!

PETERBOTT. J'avais l'intention d'argenter mes bones d'arbres et de dorer les feuilles. Il faut arranger un peu la nature, elle est si simple; enfin, ce sera pour la semaine prochaine, car mes fêtes seront hebdomadaires.

DICKSON. Vous voulez dire hebdomadaires. Ah! ça c'est un bal et nous allons un peu gigotter.

PETERBOTT. Allons donc! je ne fais plus ces choses-là moi-même, je fais danser. On était même embarrassé pour habiller les danseuses; je ne trouvais rien d'assez riche. Enfin, j'ai eu l'idée ingénieuse d'en faire de la monnaie.

DICKSON. De la monnaie!

PETERBOTT. Et de la monnaie ayant cours. Vous allez voir danser depuis le son de cloche jusqu'au billet de banque.

DICKSON. À la bonne heure. Voilà une fête comme je vous en donnerai une... (A part) quand mon diable aura repris un peu de corps.

PETERBOTT. La fête va commencer, car j'aperçois ma femme avec nos invités.

DICKSON. Il y a beaucoup de mousquetaires.

PETERBOTT. Les mousquetaires sont les invités de madame la baronne d'Argent-d'Or; parmi eux ne voyez vous pas sir Edgard?

DICKSON. Vraiment, oui.

PETERBOTT. Ma femme a voulu lui faire une politesse. — A propos, j'ai retrouvé à Paris Nancy, et je vous avouerai que je l'ai trouvée plus gentille qu'autrefois. Enfin, je crois que je ferai volontiers quelques folies pour ce petit minois-là... mais, silence, voici ma femme.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, BOBY, en toilette extravagante, entourée et suivie de dames, de seigneurs et de mousquetaires

donnant la main à Edgard qu'accompagne la Fortune sous les habits du Cornette Marcas.

CHEUR.

AIR :

Ah! que d'éclat! que de magnificence!  
Mais de la cour le luxe est effacé,  
Amis! de l'or admirons la puissance,  
Ici, par lui tout est bien surpassé.

LA FORTUNE, en mousquetaire.  
Mon compliment, charmante châtelaine.

BOBY.

Je vous reçois, Messieurs, là, sans façons.

LA FORTUNE.

Vous recevez comme une souveraine.

EDGARD, à part.

J'ai vu cela conduire les dindons.

REPRISE DU CŒUR.

BOBY. Eh bien! monsieur le baron, qu'attendez-vous pour faire commencer votre fête; ces dames s'impatientent; donnez le signal. Messire Edgard, voici votre place à côté de moi. — C'est la place d'honneur.

EDGARD, bas à la Fortune. Tu avais raison, ils sont très-divertissants.

Cortège des richesses, des échantillons de pierreries, entourés de toutes les pièces de monnaie, louis d'or et billets de banque.

Ballet. — Polka des monnaies.

TABLEAU GÉNÉRAL.

## ACTE II.

### UN PORTRAIT QUI PARLE.

Le boudoir de madame Peterbott occupant trois plans. Ce boudoir est à pans coupés : au pan coupe de droite, un portrait en buste de M. Peterbott; au pan coupe de gauche, un portrait en buste de madame Peterbott. Au fond, un portrait en pied d'un grand d'Espagne en costume d'apparat. — Au premier plan, à droite, porte conduisant au dehors; au premier plan, à gauche, porte conduisant dans l'intérieur. — Meubles élégants. — Toilette à la Pompadour avec miroir.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LA SOTTISE, LE PEINTRE.

Au lever du rideau, la Sottise écrit, le Peintre est entré et s'est placé devant les portraits de Boby et Peterbott qu'il contemple attentivement en silence.

LA SOTTISE, apercevant le Peintre. Tiens! Quel est cet original?... que demande monsieur?...

LE PEINTRE, sans bouger de place. Rien... j'admire!...

LA SOTTISE. Ces deux portraits? ils sont affreux!...

LE PEINTRE. Je les trouve flattés et je pense que c'est pour cela qu'on veut me les faire retoucher.

LA SOTTISE. Vous aurez du mal à les enlaidir!...

LE PEINTRE. Avec de la patience on vient à bout de tout, et puis... je tiens à contenter le seigneur d'Argent-d'or qui me parait être un connaisseur distingué, à en juger par sa galerie.

LA SOTTISE. Nous avons ici les chefs-d'œuvre des premiers maîtres... (Indiquant le tableau du fond.) Voilà un Vélasquez.

LE PEINTRE. Ça, un Vélasquez...  
LA SOTTISE. Authentique... mon maître l'a payé mille louis!...

LE PEINTRE. Mille louis!... une copie que j'ai vendue cent écus à mon marchand... Pauvres artistes! comme vous êtes volés!...

LA SOTTISE. Mais c'est mon maître qui est volé!...

LE PEINTRE. Chut!

## SCÈNE II.

LES MÊMES, PETERBOTT, puis BOBY.

PETERBOTT, enveloppé d'une riche robe de chambre et avec un air protecteur. Eh! bonjour donc, mon cher Raphaël... ma femme et moi, nous vous attendions avec une impatience... (A la Sottise.) Petit bonhomme va prévenir Mme d'Argent-d'Or... (La Sottise sort.) Il faut absolument que vous retouchiez ces deux galettes-là...

LE PEINTRE. Galettes!!

PETERBOTT. Je me sers d'un mot poli... j'aurais pu dire croûtes... car c'en sont...

LE PEINTRE. Monsieur!!

PETERBOTT. Ne vous emportez pas... ça m'est égal... comme je ne connais rien de plus beau que la nature, je vous demande de me faire nature, ma femme aussi, faites nous beaux comme nature. — Ainsi, par exemple, on m'a fait trop gros et ma femme trop mince... ce n'est pas un ménage proportionné...

LE PEINTRE. Vraiment, vous trouvez?...

PETERBOTT. J'en suis sûr... J'ai vu tout de suite

par où ça péchait... on ne fait pas une collection comme la mienne, sans s'y connaître un peu.

LE PEINTRE. Je le crois bien... à preuve ce Vélasquez... qui est magnifique!!

PETERBOTT. Une misère, mille louis!... mais ce n'est rien... vous verrez quand j'aurai des Raphaël, des Murillo, des Michel-Ange... J'en ai commandé... Si j'ai une galerie ce n'est pas pour moi, non, je ne tiens pas à ces barbouillages-là; mais c'est pour les gens qui viennent me voir, et puis ça déplaît à ma femme... et j'aime tout ce qui déplaît à ma femme...  
LE PEINTRE. Ah! madame ne chérit pas les tableaux?

PETERBOTT. Non... elle dit que ça cache les papiers...

LE PEINTRE. Heureusement que vous êtes connaisseur et si vous voulez des chefs-d'œuvre, je vous en procurerai... au même prix... (A part.) Et du même peintre.

BOBY, suivie de la Sottise et dans tous ses atours. Où est-il ce petit rapin, que je lui explique... d'abord, j'ai le nez raté... mon bon ami... et puis j'ai l'air d'une araignée... il faut rabotiner ça...

LE PEINTRE. Très-bien! j'ai justement apporté ma palette, voyons par lequel des deux portraits commencerai-je?

BOBY. Comment, par lequel? Et pourquoi donc commenceriez-vous plutôt par l'un que par l'autre. — Je ne suis pas faite pour attendre...

PETERBOTT. Quand on a ma fortune on est comme Louis XIV, on n'attend pas... je veux que vous nous retouchiez ensemble...

LE PEINTRE. Allons, j'essaierai, je vais décrocher les tableaux.

PETERBOTT. Du tout, vous abîmeriez les cadres, et je tiens surtout aux cadres... peignez-nous, de loin, avec n'importe quoi, — mais peignez et peignez ferme.

LE PEINTRE, prêtant une tête de loup. Par Dieu!... voilà mon affaire.

BOBY, effrayée. Hé! Vous allez nous peigner avec ça?

LE PEINTRE. Oui, belle dame, je vais faire de l'art à bras tendu. Ne bougez plus. Je commence.

Le Peintre se met à travailler... mais sous son gros pinceau, le portrait de Peterbott s'allonge, tandis que celui de Boby s'élargit. L'un devient étique, l'autre, au contraire, atteint les proportions de la Venus hottentote.

LE PEINTRE. Voilà!...

BOBY. C'est déjà fait?...

PETERBOTT. Eh bien! je suis content; voilà comme j'aime à être servi... A la minute... Voyons un peu.

BOBY. Voyons... (Boby et Peterbott courent examiner leurs portraits et jettent en même temps un cri de surprise). Ah!...

PETERBOTT. C'est une horreur!...

BOBY. Une infamie!...

LE PEINTRE. Je vous promets que vus de loin... vous faites très-bien.

BOBY. Mais je ne veux pas rester comme ça.

PETERBOTT. Ni moi non plus.

BOBY. Maigrissez-moi!

PETERBOTT. Engraissez-moi!

LE PEINTRE. Allez vous faire peindre ailleurs.

MORCEAU.

AIR du Domino noir (les Normes. Troisième acte).

Ah! c'est affreux!

Oui... oui... c'est monstrueux!

Avoir ça sous les yeux

Serait trop odieux.

En d'autres lieux

Ces portraits seraient mieux.

Je les veux loin d'ici,

Eux, et le peintre aussi.

LE PEINTRE.

Ah! c'est affreux!

Oui... oui... c'est monstrueux!

Vous avoir sous les yeux

C'est vraiment odieux.

En d'autres lieux

Certes feraient bien mieux

Les portraits que voici

Et les modèles aussi!

Le morceau repris sous forme de dispute, le Peintre jette en tête de loup à la tête de Peterbott, et sort. — Madame Peterbott, rentre chez elle. — Peterbott, étonné d'abord, a pris sa canne à pomme d'or pour en frapper le Peintre qu'il croit en train de

## SCÈNE III.

PETERBOTT, puis LA SOTTISE et DICKSON.

PETERBOTT. Massacre!... barbouilleur!... Il faut que je t'assomme!

DICKSON, entrant vivement. Il est inutile de m'annoncer chez ce cher ami.

PETERBOTT, qui n'a pas vu entrer Dickson, le priant pour le peintre, lui donne des coups de canne. Tiens!... drôle!... polisson!...

DICKSON, à la garde!... au secours!...

PETERBOTT. Hein?  
 LA SOTTISE, annonçant. Monsieur Dickson!...  
 PETERBOTT. Ah!...  
 DICKSON. On m'a dit que vous étiez visible, mais on ne m'a pas dit que vous étiez enragé. Donner des coups de canne à un homme comme moi!...  
 PETERBOTT. Je suis désolé. — Après ça, cette canne-là m'a coûté très-cher... elle est à potome d'or, c'est moins désagréable pour vous. Enfin, je vous présente mes excuses... Voulez-vous prendre quelque chose avec?...

LA SOTTISE à Peterbott. Monsieur sortira-t-il au jour d'aujourd'hui?

PETERBOTT. Oui... tout à l'heure...  
 LA SOTTISE. Quand monsieur voudra; tout est prêt.

DICKSON. Irez-vous ce matin à la Petite Bourse, rue Quincampoix?...

PETERBOTT. J'y passerai... dans ma position il faut bien se montrer un peu partout. Et vous?...

DICKSON. Moi? Je n'en suis pas... Je me suis fait spéculateur... Tel que vous me voyez, je spéculer sur des millions... Tenez, en ce moment, je manigance une immense affaire... Voulez-vous être mis dedans?

PETERBOTT. Mais non!... mais non!...  
 DICKSON. Peterbott, si vous faites de l'esprit... je m'en vais...

PETERBOTT. Ne vous fâchez pas, je vous écouterai...

DICKSON. Voyons, vous n'êtes pas sans avoir entendu parler du Mississipi?...

PETERBOTT. Parbleu!... Un cours d'eau inventé par Law.

DICKSON. Lââ.  
 PETERBOTT. Law.

DICKSON. Prononcez comme vous voudrez.../ Eh bien! à nous deux nous pourrions acheter toutes les actions émises... Une fois retirées de la circulation... suivez bien... nos actions doublent, triplent, quadruplent de valeur. Nous lançons alors sur la place tout ce que nous avons en portefeuille... — vous suivez bien, n'est-ce pas? — Nous écoulons en détail ce que nous avons accaparé en gros, et nous réalisons un bénéfice de cent, deux cents, trois cents pour cent.

LA SOTTISE. Parfait!... Voilà une spéculation!  
 DICKSON. Qu'en pensez-vous?

PETERBOTT. Rien... Je ne comprends pas...  
 DICKSON. Est-ce dit? Nous associons-nous?...

LA SOTTISE, bas. Ne laissez pas échapper l'occasion.

PETERBOTT. Allons... Je fais la moitié des fonds...  
 DICKSON. Pour vous... et l'autre moitié pour moi.

PETERBOTT. Alors, je fais tout!  
 DICKSON. Tout, non pas... Vous n'aurez que la moitié des bénéfices...

PETERBOTT. Comment diable arrangez-vous ça?..  
 Enfin... je ne dis pas non, je ferai tout ce qu'il faudra... Je vais m'habiller et nous irons ensemble rue Quincampoix. (Revenant.) Dites donc... vous n'auriez pas sur vous les cinq cents louis que je vous ai gagnés hier au lansquenet?

DICKSON, embarrassé. Les... ah! oui... les... vous pensez encore à cette misère-là.

PETERBOTT. J'y pense énormément.  
 DICKSON. Je vous les apportais.

PETERBOTT. A la bonne heure.

Il lui tend la main droite.

DICKSON, lui serrant la main. Ça va bien, merci.  
 PETERBOTT, lui tendant l'autre main. Et les...  
 DICKSON, lui serrant les deux mains. Ce cher ami... Je vous pardonne, allez...

PETERBOTT. Quoi?  
 DICKSON. Votre réception de tout à l'heure...  
 PETERBOTT. Ma réception... mais je n'ai rien reçu, et les cinq cents louis?

DICKSON. Puisque vous allez changer de gilet?  
 PETERBOTT. C'est vrai... A tout à l'heure!

DICKSON (n° 8).  
 MORCEAU.

AIR : A l'espoir mon cœur s'abandonne.  
 Hâtez-vous, le temps en affaire  
 Des biens est le plus précieux,  
 Grâce à moi, vous allez faire  
 Un coup de filet merveilleux

PETERBOTT.  
 Pour moi la chose n'est pas claire,  
 Vous me parlez la langue du Congo,  
 Dans tout cela que s'ra-je?

DICKSON.  
 Actionnaire,  
 A part.

C'est-à-dire un premier gogo;  
 J'en ferai mon premier gogo.

## REPRISE.

PETERBOTT.  
 Hâtons-nous, le temps en affaire  
 Est un bien des plus précieux,  
 Grâce à lui, je pourrai faire  
 Un coup de filet merveilleux.

DICKSON.  
 Hâtons-nous, etc. Peterbott rentre chez lui.

## SCÈNE VI.

DICKSON, puis LE DIABLE.

DICKSON. Il a mordu!... Avec cet associé-là, je puis remonter à la source de la fortune; mais pour lui donner confiance, il faut lui rendre ces misérables cinq cents louis! et moi. Dickson, le richard, le Nabab, je manque de cinq cents louis... mon diable est à sec... mais, en le pressant, en le pressurant... beaucoup... essayons.

Il agit une petite clochette d'argent.  
 LE DIABLE, paraissant. Ah ça! on ne peut donc pas être tranquille un instant avec toi... Que veux-tu encore? de l'argent... je n'en ai plus...

DICKSON. Ne te fâche pas... Je n'ai besoin que de cinq cents louis... Qui est-ce qui n'a pas cinq cents louis?...

LE DIABLE. Moi...  
 DICKSON. Rien que cinq cents louis... Ce seront les derniers... mais il me les faut... à ce prix-là, j'ai des millions en perspective...

LE DIABLE. Eh bien!... donnant, donnant... cette sonnette, qui me fait ton esclave, cette sonnette, que je suis fatigué d'entendre et qui devrait être usée tant elle a été agitée par toi, cette sonnette, rends-la-moi... et en échange, tu auras tes cinq cents louis...

DICKSON, hésitant. Renoncer à ma sonnette...  
 LE DIABLE. A quoi te servirait-elle? puisque je suis essouffé, épuisé et que tu vas être millionnaire...  
 DICKSON, se laissant tenter. C'est vrai... Une spéculation infallible qui me fera plus riche que je ne l'ai jamais été avec lui.

LE DIABLE, l'observant. Eh bien!  
 DICKSON. Eh bien!... (Se décidant tout à coup.) La voilà.

LE DIABLE, saisissant la sonnette que lui tend Dickson. Allons donc!

DICKSON. Et mes cinq cents louis?  
 LE DIABLE, riant. Tes cinq cents louis... Ah! ah! ah! Tes cinq cents louis... ils sont au diable!...

DICKSON. Comment! au diable...  
 LE DIABLE. Je les garde... Je veux à présent m'amuser un peu pour mon compte.

DICKSON, furieux et lui barrant le passage. En voilà un filou!

LE DIABLE. Allons, laisse-moi passer...  
 DICKSON. Jamais!...

AIR de Barbe Bleue.  
 Non, non, tu ne passeras pas,  
 Obéis, traître,  
 Obéis à ton maître.

Non, non, tu ne passeras pas,  
 Car à mon tour, je m'attache à tes pas.

LE DIABLE, riant.  
 Malgré toi, je passerai,  
 Et de plus je choisirai  
 Une sortie à mon gré,  
 Puis je te jetterai  
 La porte sur le nez.

REPRISE.  
 Vraiment, je ne passerai pas?  
 Garde bien, maître,  
 La porte ou la fenêtre  
 Par là je ne passerai pas.

Mais par ici, voyons, suis donc mes pas.  
 En achevant ces mots, il saute dans le Velasquez et mettant sa tête à la place du portrait; il rit au nez de Dickson.

Ah! ah! ah! bonjour, Dickson!  
 DICKSON, le contrefaisant. Ah! ah! ah! que c'est spirituel ce que tu as fait là... et adroit surtout!... Mais je te tiens, mon bonhomme, et gare à toi... (criant à la fenêtre.) Holà! commissionnaires... montez, et vite...

LE DIABLE, riant plus fort. Ah! ah! ah! le faquin m'amuse!...

DICKSON. Ris... ris... rira bien qui rira le dernier... (Aux commissionnaires.) Mes amis, vous allez décrocher ce portrait et le porter chez moi... et là, vous le pendrez... Oui... on te pendra...

LES COMMISSIONNAIRES. Oui, bourgeois.  
 PETERBOTT, à la cantonade. Venez, venez, Dickson, je pars...

DICKSON. Me voici. — Décrochez, vous autres, et emportez.

Il entre chez Peterbott.

## SCÈNE VII.

LE DIABLE D'ARGENT, LES DEUX COMMISSIONNAIRES.

Les commissionnaires s'approchent du tableau pour le décrocher.  
 LE COMMISSIONNAIRE. Voilà un bien beau monsieur, mais qui doit peser lourd; n'allons pas l'abîmer, au moins. Ah! le bourgeois a oublié de nous donner son adresse.

LE DIABLE, dans le cadre. Soyez tranquille, mes amis, je vais vous montrer le chemin.

LE COMMISSIONNAIRE. Hein?.... un portrait qui parle, oh! doit-il être ressemblant!...

LE DIABLE. Vous n'aurez à porter que le cadre... j'irai de mon côté.

En effet, il sort du tableau. C'est le personnage lui-même qui sort du cadre avec le costume du personnage peint, et derrière lui, il laisse vide la place du portrait.

LES COMMISSIONNAIRES.

AIR : Ah! le bel oiseau, manan.

Ah! quel portrait étonnant!  
 Comme un' personne

Il raisonne.  
 Est-ce un mort? Est-ce un vivant?  
 Moi j'crois que c'est un revenant.

LE DIABLE.  
 Pour mon plaisir j'étais là-  
 Mais je ne suis pas un ladre,  
 Si je pars tout seul voilà,  
 Voilà, le port de mon cadre.

Il donne de l'argent.

REPRISE.

LES COMMISSIONNAIRES, reculant devant le Diable.

Ah! quel portrait étonnant!  
 Il paye

En bonne monnaie;  
 Qu'il soit mort ou bien vivant,  
 C'est un diable bon enfant.

LE DIABLE.  
 Vous parait-il étonnant  
 Qu'on paye

En bonne monnaie?  
 Que je sois mort ou vivant,  
 Je suis assez bon enfant.

Il sort en faisant reculer les commissionnaires qui sont dans la stupeur et qui sortent avec lui.

SCÈNE VIII.

PETERBOTT, à la cantonade, entre en scène en robe de chambre. Je suis à vous, Dickson; mais je ne peux pas aller dans la rue en habit de gala; le temps de changer de gilet et nous partons. (Criant.) John! où est-il ce drôle-là? John!

JOHN, dans la coulisse. Voilà.  
 PETERBOTT. Un habit et un gilet, John!

JOHN, entrant avec un habit et un gilet. Voilà, monsieur.

PETERBOTT. Qu'est-ce que tu m'apportes là?  
 JOHN. Votre habit perroquet... et votre gilet serin, monsieur.

PETERBOTT. Je t'ai demandé un gilet serin, moi?...

JOHN. Dame! vous m'avez dit de vous apporter un gilet jaune, le voilà.

DICKSON. Tiens, j'aurai fait un calembour sans le vouloir.

DICKSON, dans la coulisse. Peterbott, nous ne trouverons plus de place dans la rue Quincampoix.

JOHN. Oh! plus de place dans la rue! sachez-vous, monsieur, que votre ami serait très-bête s'il n'était pas si riche.

PETERBOTT. Me voilà, Dickson, me voilà. (Il ôte sa robe de chambre.) Donne-moi ma manche... Bien... l'autre, à présent...

JOHN, lui mettant son habit. Voilà...  
 PETERBOTT. Bien; l'autre...

JOHN. Vous en voulez trois, monsieur.

PETERBOTT. C'est ce Dickson qui me presse... (Regardant la place vide du tableau.) Eh bien, mon Velasquez?... mon tableau de Velasquez?... où est-il?...

JOHN. Le grand homme noir? il est à son clochard monsieur.

PETERBOTT. Mais non...  
 JOHN. Le clochard est parti!

PETERBOTT. Non, c'est le tableau qui est parti.  
 JOHN, regardant. Tiens, c'est vrai! il s'est donc envolé!

PETERBOTT. On me l'a volé.  
 DICKSON, dans la coulisse. Venez-vous, Peterbott?

PETERBOTT. Me voilà!... (A John.) C'est donc comme ça que tu gardes mon mobilier? On me dévalise en plein jour, et tu ne vois rien... tu ne dis rien... mais je te prévient que si tu ne trouves pas mon Velasquez, tu seras battu, pendu, roué vif, et je te retien-drai tes gages.

AIR :  
 Tu l'entends, drôle, il faut

Digitized by Google

# LE DIABLE D'ARGENT.

Me retrouver ce soir, tantôt.  
Ce chef-d'œuvre si beau,  
Et surtout ce si cher tableau.

JOHN.

Me voilà bien, s'il faut  
Que je retrouve avant tantôt,  
Cet affreux moricaud  
Fait pour effrayer un corbeau.

Peterbott sort.

## SCÈNE IX.

JOHN, seul.

Il croit que je vais perdre mon temps à courir près sa grande croûte noire?... plus souvent j'ai vas filer... j'en ai assez de sa baraque... soupçonner ma probité. (Fouillant dans la poche de sa robe de chambre.) Tiens, il a oublié sa bourse. (Il la met dans sa poche.) Ah! c'est indigne... il a peut-être oublié autre chose... (Fouillant.) Ah! ces matras!... voyez pourtant si on n'avait pas de l'ordre pour eux.

Pendant qu'il fouille dans les poches de la robe de chambre, Boby entre sans être entendue de John.

## SCÈNE X.

BOBY, JOHN.

BOBY, à elle-même. Oh! je ne peux plus rester en place: j'ai des inquiétudes dans le cœur et des fourmis dans les jambes... Je pense toujours à sir Edgard... A ma dernière fête, il m'a trouvée charmante... il m'aimera comme je l'aime.

JOHN. Ah! voilà un beau collier.

BOBY. Que vois-je? le talisman de Peterbott.

JOHN. Il l'a oublié avec sa bourse, et il soupçonnera encore ses domestiques?... Oh! les matras.

Il va mettre le collier dans sa poche.

BOBY. Qu'est-ce que tu fais là?

JOHN. Je nettoye monsieur.

BOBY lui arrachant le collier. Tu le voles, drôle.

JOHN. Ayez donc du soin.

BOBY. Sans le vouloir, tu me rends un si grand service que je te pardonne. Garde la bourse, garde l'habit, garde tout... et va-t'en... mais va-t'en donc...

JOHN, se sauvant. Je suis parti.

## SCÈNE XI.

BOBY, seule.

Enfin, je le tiens, ce talisman!... c'est-à-dire, je tiens ce qui en reste, car mon polisson de mari l'a drôlement égrené... Je veux savoir tout de suite à qui pense sir Edgard... à moi bien sûr... (Dans le miroir se reflète la figure de Nancy.) Nancy!... comment, c'est à cette péronnelle qu'il songe... il me la préfère!... Ah! c'est humiliant!... Je ne posséderai donc jamais que l'amour de Peterbott... Oh! celui-là ne pense qu'à moi. (La figure de Nancy se reflète de nouveau dans le miroir.) Comment! lui aussi, il s'occupe de cette mijaurée... Ah! je me vengerai de tous les trois, d'elle surtout!...

## SCÈNE XII.

BOBY, PETERBOTT, entrant tout effaré.

PETERBOTT. Bigre, en changeant de robe de chambre, j'ai oublié mon collier... la magnifique spéculation de Dikson va tout de travers. Je perds les yeux de la tête. Ah! si on me rattrape rue Quincampoix. Où est cet animal de John... où a-t-il mis ma robe de chambre?

BOBY, avec une feinte douceur. Qu'est-ce que vous cherchez, mon bon?

PETERBOTT. Ma robe de chambre?... J'y ai laissé...

BOBY. Quoi?... mon tout bon!

PETERBOTT. Oh! mon Dieu! Bichette! c'est... c'est...

BOBY, lui montrant le collier. Ne serait-ce pas cela?

PETERBOTT. Mazette!.. mon talisman.

BOBY. Votre talisman, que vous dépensez, que vous gaspillez avec des droïssées... avec Nancy...

PETERBOTT. Chouchoutte... je le jure...

BOBY. Ah! ah! je vais en user à mon tour et à vos dépens, gros dévergondé.

PETERBOTT. Madame Peterbott.

BOBY. Avec cette perle, je vais faire enfermer Nancy dans un tour en pleine mer... Vous n'irez pas la chercher là... ni vous ni d'autres... Voilà pour elle. Quant à vous, monstre, je trouverai bien un moyen de vous empêcher d'être infidèle.

PETERBOTT. Elle me fait frémir! Bobonne, pas de moyen violent.

BOBY. Ah! ah! mon gaillard... voilà une petite perle que je détache à votre intention.

PETERBOTT. Saperlotte!... sac à papier! Qu'est-ce qu'elle va faire de moi?

BOBY. Vous ne serez plus un homme!

PETERBOTT. Ah!

BOBY. Mais un âne.

Aussitôt le chapeau de Peterbott, est enlevé; une paire d'oreilles d'âne sort de sa perruque.

PETERBOTT. Qu'est-ce qu'elle m'a fait pousser sur la tête, la malheureuse?

Il court au miroir, et dans ce miroir apparaît une tête d'âne.

BOBY. Courez, maintenant, faites le gentil... je vous le permets. (Sonnant, des valets entrent armés de bâtons). Reconduisez monsieur.

Elle sort en riant.

PETERBOTT. Elle me fait reconduire par mes gens...

UN DOMESTIQUE. Qu'est-ce que c'est que cet animal-là?

PETERBOTT. Il me manque de respect.

LE DOMESTIQUE. A la porte, l'intrus... à la porte, l'homme aux oreilles d'âne.

Il le chasse à coups de bâton.

## CHANGEMENT.

## LA TOUR DE QUIQUENGROGNON.

Une immense tour entourée des flots de la mer.

## SCÈNE PREMIÈRE.

NANCY, paraissant sur la plate-forme de la tour.

Suis-je donc condamnée à languir éternellement dans cette horrible prison? Rien autour de moi, rien que le ciel et l'eau! Cruelle Boby!... ce n'est pas de son mari qu'elle était jalouse, c'est d'Edgard, à qui elle cache le lieu de ma retraite. Si je pouvais interroger John Bull... John Bull qui m'apporte ma nourriture de chaque jour? Il me semble qu'il est bien en retard... m'aurait-il oubliée... Non, j'entends le bruit des rames... C'est lui...

## SCÈNE II.

JOHN BULL, NANCY.

JOHN BULL, qui s'est approché avec sa barque du pied de la tour. Me voilà à la tour de Quiquengrognon... Ohé! mamzelle Nancy... jetez la corde que j'y attache le corbillon.

NANCY. Non, John Bull, c'est inutile... je suis décidée à en finir avec la vie.

JOHN BULL. Bath! vous voulez mourir... et de faim?... vilaine mort! d'indigestion à la bonne heure... C'est plus gai. Voyons, mangez, mamzelle... croyez-moi, vous vous repentiriez de ne pas goûter à votre déjeuner de ce matin... il est chouette, comme nous disons, nous autres Ecossais... Pendant que madame Peterbott avait le dos tourné... le capitaine Edgard y a mis la main.

NANCY. Edgard!... (Jetant vivement la corde.) Attachez, John Bull, attachez vite...

JOHN BULL, après avoir vu arriver le panier à sa destination. Voilà ce que c'est... Maintenant, je m'en vais... bon appétit, mamzelle!...

Il s'en retourne par le chemin qu'il a pris pour venir.

## SCÈNE III.

NANCY, vidant le panier et trouvant un papier au fond.

Une lettre!... une lettre de lui!... (Elle jette le panier vide qui tombe sur la pointe d'un rocher, au pied de la tour. Après avoir parcouru la lettre.) Que vois-je!... une perle... et avec cette perle je puis, dit-il, briser ma chaîne. Cher Edgard, nous allons donc être réunis... C'est pour te revoir que je souhaite la liberté. (A peine a-t-elle prononcé ces derniers mots que la tour se transforme en un superbe escalier dont Nancy descend joyeusement les marches.) Libre, je suis libre!

## LA BARQUE ENCHANTÉE.

## SCÈNE PREMIÈRE.

NANCY, arrêtée par les flots qui viennent battre la dernière marche.

Ah! la mer! toujours la mer!... mon Dieu! je suis perdue!... (Le panier qui était resté accroché au rocher se transforme en un charmant petit canot dans lequel monte Nancy.) Non, l'amour d'Edgard me protège encore!... (Elle est tombée à genoux dans le canot; mais en se relevant, elle aperçoit John Bull qui fait force de rames vers la tour et qui paraît être à sa poursuite.) Que vois-je!... c'est John Bull qui revient... il va me poursuivre... Comment lui échapper sans rames et sans voiles?

Une voile se tend tout à coup et le canot s'éloigne comme une flèche.

## SCÈNE II.

JOHN BULL, paraissant dans sa barque.

Suis-je bête... moi qui dois toujours rapporter le panier, je l'ai sublie. (Abordant.) Tiens!... un escalier... La tour qui est devenue un escalier... Quel drôle de tour!... montons toujours, nous verrons là-haut de quoi il retourne... Elle est jolie, la tour de Quiquengrognon... (Quand il est arrivé en haut, l'escalier redevient une tour.) Allons, bon? Si je l'ai prisonnier...

à mon tour... (Criant.) Dites donc? hé! qu'est-ce qui me fait cette farce-là?... C'est que j'ai une faim de loup... Ah!... les provisions sont restées... je vais leur dire trois mots! Ma foi, j'aime autant être ici à manger tranquillement que de sauter là-bas dans une coquille de noix.

A peine a-t-il commencé à manger qu'une tempête éclate avec furie.

Tiens!... on dirait que le temps se gâte... nous aurons de l'eau... Oui... oui... nous allons avoir un grain... un gros grain... (Buvant.) Écrasons-en un autre... (Il continue à manger. Les vagues viennent battre et ébranler la tour. Le flot monte et atteint la plate-forme. Il se lève avec effroi.) Ah! diable!... l'eau grimpe jusqu'ici. (Apercevant avec joie son bateau que la mer a soulevé.) Mais mon bateau est monté avec... Quelle planche de salut!... (Il veut sauter dans le bateau. Le bateau se transforme en un énorme poisson, John Bull se débattant contre le poisson.) Ah!... Le poisson l'avale. — La tour s'abîme dans la mer.

## SCÈNE III.

NANCY, L'AMOUR.

NANCY, dans son canot qui est ballotté par la mer en courroux. La tempête augmente... je ne peux diriger ce canot... Ah! (La voile se déchire, le mât se brise.) Tout est fini! mou Dieu! mon Dieu! qui me sauvera!...

L'AMOUR, paraissant tout à coup dans la barque et saisissant le gouvernail. Moi, l'Amour!...

L'Amour dirige l'embarcation qui, enlevée par une immense trombe d'eau, domine bientôt la tempête.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

## ACTE III.

### LE VIOLON DU DIABLE.

Un carrefour. — Au fond, une maison en bois, forme chalet avec porte en bas et balcon sur lequel ouvrent trois fenêtres, le tout recouvert d'un large toit.

Au deuxième plan, à gauche, un cabaret ayant pour enseigne un gros chat blanc jouant du violon.

A droite, un lac en station, flèche dont on ne voit que la caisse. Au premier plan, à gauche, une boutique de ravaudeuse; à droite, une boutique de marchande de poisson.

## SCÈNE PREMIÈRE.

RAVAUDEUSE, puis LA MARCHANDE DE POISSONS.

LA RAVAUDEUSE, qui sort de chez elle; elle jette un cri de surprise en apercevant la maison. Ah!! la maison commencée hier qui est déjà finie... Comme on travaille depuis l'invention de la vapeur, on a plutôt fait à présent de bâtir une maison que de ravauder une paire de bas. Seulement c'est y bien solide. Pour mon compte, j'ai pas confiance en leurs bicoques. (La Marchande de Poissons sortant de chez elle avec un grand panier sous le bras.)

LA MARCHANDE DE POISSONS. Il en pousse comme des champignons, du soir au matin. Je ne m'en nuie pas avec vous, voisine... mais il faut que j'aille à la halle: voici l'heure où la marée arrive. LA RAVAUDEUSE. Eh bien, venez! j'ai justement de l'ouvrage à reporter de ce côté-là; nous ferons la causette en route.

Elles sortent en courant.

## SCÈNE II.

DICKSON, L'ARCHITECTE.

Il s'entrent du côté opposé.

DICKSON. Eh bien! mon cher architecte, ou en sommes-nous? Cette maison que je vous ai commandée hier.

L'ARCHITECTE. La voilà.

DICKSON, se retournant. Vous êtes expéditif. C'est que rien n'y manque... extérieurement.

L'ARCHITECTE. Et intérieurement donc... comme vous m'aviez donné vingt-quatre heures, j'ai eu le temps de soigner les détails... vous serez content.

DICKSON. Ça se démonte?

L'ARCHITECTE. Comme une couchette.

DICKSON. Et ça s'emporte.

L'ARCHITECTE. Dans la poche.

DICKSON. Pour ma part, j'en usurai... mes créanciers parlent de me saisir... Eh bien! qu'ils y viennent... je les attends avec mon immeuble sur le dos. Ce n'est pas à un débiteur, c'est à un colimaçon qu'ils auront affaire.

L'ARCHITECTE. Si, en attendant, monsieur veut visiter sa maison?

DICKSON. Comment donc! mais il me tarde d'y être... pour aller, venir, monter, descendre... Quel bonheur! j'en danserais de joie.

L'ARCHITECTE. Gardez-vous en bien, monsieur.

DICKSON. Pourquoi donc?

L'ARCHITECTE. Parce que vous ne m'avez pas commandé une maison pour y donner des bals, et que les fondations, vous comprenez...

DICKSON. Parfaitement. Vous avez travaillé comme le cordonnier qui s'étonnait qu'une pratique eût crevé ses bottes, et qui lui demandait si par hasard elle n'avait pas marché avec.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE DIABLE D'ARGENT, *maigre et désargenté.*

LE DIABLE, à Dickson. Ah! je vous retrouve enfin... est-il vrai que vous soyez propriétaire?  
 DICKSON, se rengorgeant. Un peu, mon cher.  
 LE DIABLE. Est-ce heureux! moi qui étais sur le pavé!... me voilà placé.  
 DICKSON. Comment cela?  
 LE DIABLE. Ne m'avez-vous pas mis à la porte de chez vous?  
 DICKSON. Sans doute!  
 LE DIABLE. Eh bien! je m'installe.  
 DICKSON. Où ça?  
 LE DIABLE. Où vous m'avez mis.... à la porte de chez vous. Je deviens tout naturellement votre concierge.  
 DICKSON. Ah! joli... très-joli... et tu crois que je serai assez bête pour prendre un portier qui fait des mots.

AIR : *J'ai du bon tabac.*

Non, je ne veux pas de toi pour portière.

LE DIABLE.

J'aurais pourtant bien tiré le cordon.

DICKSON.

Tu feras grand'peur à tout locataire.

LE DIABLE.

Ah! si tu dis non, gare à ta maison.

DICKSON.

Tu resteras dehors, si je prétends.

LE DIABLE.

Et j'y serai mieux que toi dedans.

REPRISE.

LE DIABLE.

Ah! tu ne veux pas de moi pour portière!

Ah! si tu dis non,

Gare à ta maison...

DICKSON.

Non, je ne veux pas de toi pour portière.

Je te dis non, non...

Cent fois non...

Il se retire dans la maison. Le Diable entre au cabaret en faisant à Dickson un geste de menace.

SCÈNE IV.

LA MARCHANDE DE POISSON, PRATIQUES.

TOUTES. Ah! le beau poisson.

LA MARCHANDE, entrant. Voyez... mes enfants.

La marchande revient faisant apporter par deux hommes un énorme poisson en tout pareil à celui qui a avalé John Bull; elle le fait mettre en montre devant sa boutique.

Frais comme l'œil, mes enfants... un vrai morceau de roi. Il ne se pêche pas dans l'année deux morceaux comme ça... regardez-moi ce saumon-là... c'est un vrai rhinocéros, quoi!

LA PRATIQUE. C'est un morceau comme il n'y en a guère!

LA MARCHANDE. Comme il n'y en a pas! Voyons, les petites mères, faites-vous servir... Qui est-ce qui en veut?

LES PRATIQUES l'entourant. Moi! moi! moi!

LA MARCHANDE. Tout le monde en aura. A qui le tour?

Elle prend un grand couteau et s'appête à couper dans le saumon.

LE SAUMON, poussant un cri. Ah!...

La marchande s'arrête toute étonnée.

TOUTES LES FEMMES. Il a crié... le saumon a crié! LA MARCHANDE. Les anguilles crient bien avant qu'on ne les écorche.

LES PRATIQUES. Alors, coupez, coupez.

LE SAUMON, s'agitant sous le couteau de la marchande.

Un instant... je demande un commissaire.

LA PRATIQUE. Qu'est-ce que tu dis...

LE SAUMON. Je demande un commissaire.

LA PRATIQUE. Il demande un commissaire, on ne peut pas lui refuser ça. Justement le voilà...

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE SECRÉTAIRE DU COMMISSAIRE.

Toutes les femmes vont au-devant du secrétaire qu'elles entourent et à qui elles parlent bas.

LE SECRÉTAIRE, descendant en scène suivi des femmes. D'abord je ne suis pas le commissaire; je suis son

secrétaire. Qu'est-ce que vous me chantez là? muet comme un poisson dit le proverbe, et vous voulez me faire croire que ce saumon...

LA MARCHANDE. Eh bien! interrogez-le, monsieur le secrétaire.

LE SECRÉTAIRE. Moi, le représentant d'un grave magistrat, procéder sérieusement à l'interrogatoire d'un...

TOUTES. Oui... oui...

LE SECRÉTAIRE. Ce que j'en fais n'est que pour vous confondre. (S'adressant au saumon.) Cétacé.

LE SAUMON, relevant la tête. Comment c'est assez; je n'ai encore rien dit.

LA MARCHANDE. Eh bien! l'avez-vous entendu?

LE SECRÉTAIRE. Il y a un ventriloque ici... ce n'est pas possible autrement.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, PETERBOTT, tout effaré.

PETERBOTT. Le commissaire, le commissaire! LE SECRÉTAIRE. Qu'est-ce qu'on me veut encore? Qui êtes-vous? que demandez-vous?

PETERBOTT. Justice, j'ai été trompé, volé...

LE SECRÉTAIRE. Par qui?

PETERBOTT. Par ma femme.

LE SECRÉTAIRE. Avez-vous des preuves?

PETERBOTT. Sous mon chapeau.

Il se décoiffe et laisse voir ses oreilles d'âne.

LE SECRÉTAIRE. Excroissances à la tête... il y a présomption. Avez-vous des témoins?

LE SAUMON relevant la tête. Il en a.

PETERBOTT. Qu'est-ce qui a crié?

LE SAUMON. Moi...

PETERBOTT. Tiens, une bête qui parle.

LE SECRÉTAIRE. Comme vous et moi... y comprendez-vous quelque chose.

PETERBOTT. Rien.

LE SAUMON. C'est moi, patron.

PETERBOTT. Qui toi?

LE SAUMON. John... votre groom.

PETERBOTT. Saperlotte... tu es bien changé.

LE SAUMON. C'est un tour de madame votre épouse, bien sûr... Tirez-moi de cette peau-là... j'ai des crampes.

PETERBOTT. Il me reste trois perles du collier... ma foi tant pis, j'en risque une... (Il met une perle dans la bouche du saumon.) Tiens... avale ça...

LE SAUMON. Oh! c'est amer...

PETERBOTT. La marchande... fendez-lui le dos... coupez-lui la tête.

Le saumon crie.

LE SECRÉTAIRE. Est-ce que vous l'avez purgé?

PETERBOTT. La pilule est avalée.

Le poisson s'agite violemment.

PETERBOTT. Le remède opère... voyez... voyez... Pen à peu le poisson s'est redressé, les écailles sont tombées et John a repris sa première forme.

LA MARCHANDE. Un homme... et un bel homme, ma foi.

LE SECRÉTAIRE. Je pensais bien qu'il y avait quelque chose là-dessous.

JOHN, voulant se jeter dans ses bras. Ah! monsieur, dans ma reconnaissance, il faut que je vous étreigne.

PETERBOTT, le repoussant en se bouchant le nez. Plus tard, mon garçon, quand tu auras pris l'air.

LA MARCHANDE. Avec tout ça, je perds un poisson, et puisque monsieur (Elle montre Peterbott) y gagne un domestique, il est juste qu'il m'indemnie.

PETERBOTT. Par exemple.

LA MARCHANDE. N'est-ce pas, M. le secrétaire, qu'il me doit des dommages-intérêts.

PETERBOTT. Jamais... je vous rendrais plutôt votre poisson.

JOHN. Un instant! je m'y oppose.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DICKSON, sortant de la maison en bois, L'ARCHITECTE.

DICKSON. Justice, monsieur le commissaire, justice!

LE SECRÉTAIRE. Comment encore un plaignant.

DICKSON. C'est une horreur, une infamie; je commande à monsieur une maison. (Criant.) Une maison! Entendez-vous.

LE SECRÉTAIRE. Parbleu je ne suis pas sourd.

DICKSON. Et il me livre, quoi? une cage à poulets.

L'ARCHITECTE. Je ne me suis pas engagé à vous bâtir le Louvre.

DICKSON. Et il me vend une maison, les clés en main.

L'ARCHITECTE. Les voilà les clés.

Il lui donne des clés.

DICKSON. Mais il n'y a pas de serrures. Je demande la résiliation du marché.

LA MARCHANDE. Moi, je demande des dommages-intérêts.

Ils entourent le secrétaire qu'ils tiraillent dans tous les sens.

TOUTS. Justice! justice!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE DIABLE, qui a mis la tête à la fenêtre du cabaret.

LE DIABLE. Tiens, mais voilà un petit concert qui a bien son charme; si j'y faisais ma partie: es-savons.

Il touche le chat de l'enseigne qui se met à jouer du violon.

DICKSON. Enfin, monsieur le secrétaire, je vous fais juge. (Se mettant à danser malgré lui.) Eh bien!... une maison... en planches... Eh bien...

LE SECRÉTAIRE. Restez donc tranquille.

DICKSON. Qui ne tiennent pas ensemble... Eh bien... 1,000 écus comptant... (Dansant toujours plus fort.) Eh bien! eh bien!...

LA MARCHANDE. Un poisson que j'ai payé les yeux de la tête... (Même jeu.) Eh bien!

LE SECRÉTAIRE. Calmez-vous, madame.

LA MARCHANDE. Il se trouve que c'est un homme... Eh bien... il est juste... Eh bien! eh bien!

Elle danse plus fort.

PETERBOTT. Ma femme, monsieur le secrétaire.

LE SECRÉTAIRE. A la bonne heure, en voilà un qui est convenable.

PETERBOTT. Ma femme qui se permet... Eh bien... (Il danse.) Qui me vole pour courir après... (Même jeu.) Eh bien... après un scélérat de mousquetaire... encore, si elle ne m'avait rien pris... Eh bien! eh bien!

LE SECRÉTAIRE. Qu'est-ce que cela signifie... ces gens-là sont fous ou se moquent de moi. Ils me manquent de respect. Ma foi, je vais toujours les faire arrêter... sauf à les envoyer en prison ou à Charenton. A moi la force armée!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, UNE PATROUILLE DE SOLDATS DU GUILLET.

LE SECRÉTAIRE. Qu'on s'empare de tout ce qui danse ici. Vous m'avez entendu, caporal, de tout ce qui danse. Eh bien! eh bien!

Il se met à danser aussi.

LE CAPORAL. Alors, je vais vous emmener aussi.

LE SECRÉTAIRE, dansant. Mais non! mais non!

LE CAPORAL, aux soldats. Il est fou... emmenons-le...

PETERBOTT. Voilà qu'il pleut...

DICKSON. Et je n'ai pas de parapluie... Sauvons-nous dans ma maison.

Au moment où les soldats s'approchent du secrétaire, l'exemple le gagne et ils suivent la mesure. Tout le monde est entraîné par un galop à grand orchestre. Au plus fort du galop, un orage éclate, la pluie tombe à torrents; tout le monde se sauve, Peterbott dans la boutique de la marchande de poisson, John dans le sacre, Dickson chez lui, avec le secrétaire. — Mais la boutique devient une fontaine dans laquelle barbotte Peterbott; le sacre se change en un tonneau de porteur d'eau d'où John passe la tête en criant. Enfin le toit de la maison, la porte, les fenêtres sont emportés. Dickson et ses bêtes sont comme dans une baignoire. La maison se disjoint. Dickson cherche à l'empêcher de se séparer, mais elle se coupe en deux et Dickson, qui s'efforce de la retenir, est tiré à quatre murailles.

FIN DU TABLEAU.

LA CHAMBRE DE FER.

Une petite chambre fermant cellule, mais dont les murs et les meubles sont en fer. — Il y a un fauteuil, une table en fer, un petit lit à colonnes en fer. Ce lit est entouré de rideaux qui forment alcôve. — Une lumière est posée sur la table.

SCÈNE PREMIÈRE.

NANCY, UN GARDIEN.

NANCY. La puissance dont Bobby est armée m'a bienôt fait retomber entre ses mains. Elle m'a enfermée dans cette chambre, ou plutôt dans cette véritable cage, toute en fer, avec ce gardien qui doit, dit-il, ne pas me perdre de vue... Le jour, soit... mais la nuit il me quittera, j'espère... et la nuit est venue. Mon ami, je suis bien fatiguée.

LE GARDIEN. Et moi, donc... je dors sur mes talons!...

NANCY. Eh bien, il faut prendre un peu de repos.

LE GARDIEN. Impossible! la consigne est là!... je ne dois vous quitter qu'à l'arrivée du camarade qui viendra me relever de ma faction. Ainsi, couchez-

vous si ça vous plait; moi, je m'installe dans ce fauteuil. (Il s'assoit). Il est fort bon, ce fauteuil; on y est comme dans son lit. Bonsoir.

Le fauteuil disparaît avec lui et revient vide.

NANCY. Dispara... Allons, l'Amour ne m'a pas tout à fait abandonnée, et je vois que je puis reposer sans crainte. (Elle commence sa toilette de nuit. — Bruit à la porte. — Elle rajuste vivement sa robe qu'elle commençait à dégrafer.) Quelqu'un!...

DEUXIÈME GARDIEN, regardant autour de lui. Tiens, où donc est Christophe? il se sera peut-être impatienté... je ne suis pourtant que de cinq minutes en retard.

NANCY, voyant qu'il se dispose à rester. Est-ce que vous allez rester ici?

DEUXIÈME GARDIEN. Comme vous dites, la belle... mais je ne vous général pas... je vais m'étendre dans ce fauteuil et vous souhaiter une bonne nuit... (Se plaçant dans le fauteuil.) Je serai bientôt parti.

Le fauteuil disparaît avec le gardien, et revient vide.

NANCY, riant. Parti... plus vite qu'il ne le croyait... voilà qui me rassure tout à fait... Décidément on veille sur moi, et je vais... (Elle s'apprête de nouveau à ôter sa robe. — La porte s'ouvre.) Comment? encore quelqu'un...

PETERBOTT, entrant avec précaution. N'avez pas peur... c'est moi... votre petit Peterbott.

NANCY. Que me voulez-vous?

PETERBOTT. Vous enlever d'ici, ma petite chatte; car je suis plus amoureux que jamais; bichonnette.

NANCY. Et votre femme?

PETERBOTT. Ne me parlez pas de cette enragée là! Ne s'est-elle pas ingérée de me faire pousser des oreilles d'âne, comme si je n'avais pas les miennes! heureusement que j'ai retrouvé dans mon gousset deux perles du fameux collier qui s'était égrené. — J'ai employé une de ces perles à me débarrasser de ma coiffure... et j'ai réservé l'autre pour vous tirer des griffes de ma panthère d'épouse; dites un mot, avec cette perle, je vous fais reine de n'importe quoi!

NANCY. Et vous?

PETERBOTT, l'agaçant. Moi, je serai votre petit roi-telet... Vous acceptez avec enthousiasme?

NANCY. Du tout... je refuse.

PETERBOTT. Prenez garde! Depuis la pousse de mes oreilles, je suis fort têtù! je me suis promis de vous enlever au nez et à la barbe de ma femme; donc, je vous enlèverai, mignonne.

Il veut la prendre par la taille. Nancy résiste, et en le repoussant elle le fait tomber dans le fauteuil.

PETERBOTT. Fichtre! j'ai cassé ma bassinoire. (Il disparaît avec le fauteuil.) Oh! là! là!

NANCY, riant. Ah! ah! ah! c'est ma Providence que ce fauteuil-là. (Le fauteuil revient, mais cette fois il n'est pas vide, et la place de Peterbott est occupée par Edgard; mais Nancy n'a pas eu le temps de revenir le fauteuil.) Il faut espérer que je vais être enfin tranquille et libre de rêver tout à mon aise à Edgard... cher Edgard!...

EDGARD, à part. Elle pense à moi.

NANCY, se déshabillant. Nous ne serons pas toujours séparés... mon cœur me le dit...

EDGARD. Qu'elle est jolie, ainsi!

NANCY, en jupon et en corset. Me voilà déshabillée... je crois que je puis éteindre... il n'y a plus personne. (En promenant ses regards dans la chambre, elle aperçoit Edgard et pousse un cri.) Ciel!

Elle saisit un fichu qu'elle jette vivement sur ses épaules. A ce moment la porte s'ouvre et Edgard court se blottir derrière le fauteuil.

EDGARD. On vient: ne me trahissez pas.

## SCÈNE II.

### LES MÊMES, UN VALET.

LE VALET, allant prendre la lumière qui est sur la table. Pardon! mais le couvre-feu est sonné!...

NANCY, avec effroi. Vous emportez la lumière.

LE VALET, sortant avec la lumière. C'est l'ordre.

NANCY, tremblante. Mon Dieu! mon Dieu! nous voilà dans l'obscurité!...

EDGARD, s'approchant d'elle à tâtons. Que craignez-vous?... N'êtes-vous pas avec moi?

NANCY. Justement, Monsieur... je vous défends d'approcher.

La lumière reparait sur la table.

EDGARD, voyant la lumière. Ah!

LE VALET, rentrant. Encore de la lumière!

Il l'emporte et sort.

EDGARD, ressortant de derrière le fauteuil. Chère Nancy! NANCY, l'entendant approcher. Edgard... je vous en prie...

La lumière reparait.

LE VALET, rentrant. Ah! c'est insupportable!

L'emperte la lumière et sort.

EDGARD, même jeu. Nancy, vous le voyez... l'amour me protège.

NANCY. Si vous faites un pas... j'appelle.

EDGARD, lui prenant la main. Chère Nancy.

La lumière reparait.

LE VALET, rentrant. Ah çà! mais, c'est une chaudière des six que cette chaudière-là.

Il sort en l'emportant.

EDGARD. Ah! cette fois... (La voix de Baby se fait entendre.)

Edgard regagne sa cachette.

## SCÈNE III.

NANCY, BOBY, EDGARD, caché, puis JOHN BULL.

BOBY, entrant. Ah! ah! la belle, vous ne vous attendiez guère à ma visite, et encore moins sans doute à ce que je vous apporte.

NANCY, se remettant de son trouble. Qu'est-ce donc, Madame?

BOBY. La liberté, ma petite!... mais vous concevez bien que je ne me soucie pas de vous donner la clé des champs pour que vous couriez après mon polisson de mari... Il me faut des garanties... au moins une...

NANCY. Laquelle?

BOBY. Le mariage... J'entends et je prétends qu'aujourd'hui même vous prenez un époux... et, comme au fond, je suis bonne femme, je vous en ai choisi un beau, jeune et aimable...

NANCY, avec joie. Et cet époux?

BOBY. Il vient avec votre corbeille de mariage, l'un portant l'autre. (A haute voix.) Entre, imbécile!

JOHN BULL, entrant. Présent!

NANCY, désappointée. John Bull!

BOBY. Dans cette corbeille sont vos deux costumes de mariés. Vous ne sortirez d'ici l'un et l'autre qu'avec ces costumes. Un carrosse est en bas, il vous conduira à la ferme de Mac Intyre que j'ai rachetée et que je vous donne pour cadeau de noces. Hein! c'est gentil de ma part. Libre à vous maintenant de rester mes prisonniers ou de partir ensemble comme mari et femme.

JOHN BULL. Moi, je ne demande qu'à m'en aller.

BOBY, à Nancy. Et vous?

NANCY. Moi, je n'aurai jamais d'autre époux que sir Edgard. Je vais m'enfermer là, dans ce cabinet, et je n'en sortirai que libre, et libre sans conditions.

AIR : La Fée du lac.

(Antony Lamotte. N° 1 du Dimanche musical.)

Je n'entends pas que l'on dispose  
De ma main aussi librement,  
Et le garçon qu'on me propose,  
N'aura jamais mon agrément.

BOBY.

Vous céderiez, ma chère amie,  
Entre mes mains est votre sort.

NANCY.

Je brave votre tyrannie,  
Un tel époux... plutôt la mort!

REPRISE ENSEMBLE.

Je n'entends pas, etc.

BOBY.

De votre main... moi je dispose,  
Et vous prendrez aveuglément  
Le mari que je vous propose,  
Qu'il ait ou non votre agrément.

JOHN.

Me refuser est une chose  
Bizarre... il me semble vraiment,  
Que le mari qu'il lui propose  
N'est pas dépourvu d'agrément.

Nancy entre dans le cabinet.

BOBY. Oh!... oh! nous aurons raison de tes résistances, mijaurée... (A John.) Allons, toi, gros dindon, il faut tâcher de lui plaire, de t'en faire aimer.

JOHN BULL. Dame! je me suis montré... Ordinairement je n'ai que ça à faire pour qu'on m'idolâtre.

BOBY. Arrange-toi comme tu voudras... il faut qu'elle t'épouse.

JOHN BULL. Le mariage n'est pas mon fort, mais si la petite y tient beaucoup je me laisserai violenter.

BOBY. Maintenant, à ce petit Edgard. Holà, quelqu'un. (Plusieurs valets entrent.) Un jeune homme a pénétré dans ce château... vingt-cinq ans, bonne mine, air résolu, pourpoint et manteau verts... qu'on le cherche, qu'on le découvre, et qu'on me l'amène mort ou vif. Allez!... laquais!

Les valets s'inclinent et sortent.

BOBY. John Bull, je te laisse avec ta fiancée... Dès qu'elle aura consenti, et pour que les portes

s'ouvrent devant toi, tu n'auras qu'un mot à dire.

JOHN BULL. Très-bien, passez-moi le mot.

BOBY. Coucou.

AIR : Cocu, etc.

JOHN BULL.

Coucou, coucou... madame,  
Le jour où je prends femme,  
Est un mot bien risqué  
Dont je dois être... choqué.

BOBY.

Ne vas-tu pas, gross' bête,  
Te mettre dans la tête,  
Dès à présent... un tas  
De choses qui n'y sont pas!

REPRISE.

JOHN BULL.

Coucou, coucou... madame,  
Le jour, etc.

BOBY.

Coucou, cou... mais dame,  
Le jour où l'on prend femme,  
Qu'il soit ou non risqué,  
Le mot peut être appliqué.

## SCÈNE IV.

JOHN BULL, EDGARD, caché; puis NANCY.

JOHN BULL. Ce n'est pas dans une chambre que je suis... c'est dans une souricière!... et à jeun encore!... Depuis mon dernier repas à la tour Quiquengronnon, je ne me suis rien mis sous la dent... Pour peu que cette jeunesse mette de l'entêtement, nous sommes capables de mourir tous les deux d'inanition... Elle... passe encore... c'est son idée... mais moi... ça me contrariait énormément... Je vais toujours endosser le costume de l'emploi... il est superbe... et tout jaune... Je serai comme dans un cadre, là dedans.

Il prend le costume dans la corbeille et passe derrière les rideaux.

EDGARD, sortant de derrière le fauteuil. J'ai tout entendu... mon signalement est donné. Impossible de sortir d'ici avec ces habits; impossible d'en changer...

JOHN BULL, derrière les rideaux. J'ai déjà mis les bas... oh! les jolis bas jaunes.

EDGARD. Hein!

Les bas viennent aux jambes d'Edgard.

JOHN BULL. Passons la culotte. (Même jeu que pour les bas.) L'habit, maintenant.

EDGARD. Bravo! Le costume est ma foi au complet; il ne reste plus qu'à avertir Nancy... Mais comment la faire sortir de ce cabinet, et la décider à s'habiller à son tour...

NANCY, sortant tout effrayé du cabinet. Oh! mon Dieu! par quel sortilège suis-je ainsi vêtue, et quelle puissance plus forte que ma volonté m'attire ici?

EDGARD. La plus grande de toutes les puissances, celle de l'amour!

NANCY. Edgard!

EDGARD. Tais-toi, un mot de plus et nous serions perdus!... viens! fuyons!

NANCY. Mais nous sommes enfermés...

EDGARD. Un seul mot nous ouvrira la porte.

NANCY. Et ce mot, c'est...

EDGARD. Le plus redouté des amants et des maris... (criant.) Coucou!

NANCY. Est-il possible!

EDGARD. Viens vite.

JOHN BULL, sortant de derrière les rideaux vêtu du costume d'Edgard. J'ai entendu un coucou... (se regardant.) Hein! qu'est-ce que c'est que ça... J'étais jaune et me voilà vert... Je ne passerai jamais avec cet habit chou... mais si... (royant la porte ouverte.) J'ai un débouché... débouchons!

UN VALET. Ah! nous le tenons...

JOHN BULL. Lâchez-moi...

LE VALET. Tu es bien l'homme à l'habit vert.

JOHN BULL. Mon habit vous paraît vert, n'est-ce pas? il est jaune, parole d'honneur!

LE VALET. Ah! il fait résistance... mort ou vif c'est l'ordre.

## CHŒUR.

AIR : Final du onzième tableau du Ver luisant.

(Délassements Comiques.)

Il faut le saisir, cet infâme  
Qui se permet de nous braver,  
Et puis, nous irons à madame,  
Pieds et poings liés le livrer.

## LE CHATEAU PLONGEUR.

Au fond le château, au pied duquel coule une rivière. On entre dans le château par un pont levé. — Sur le premier plan, des arbustes et un petit bosquet. — Un poterau indicateur.

## SCÈNE PREMIÈRE.

DICKSON, en gentilhomme campagnard, puis JOHN BULL, en garde-champêtre,

DICKSON. Pas un moineau... rien dans les champs, rien sur les branches!... L'heure du dîner approche et depuis ce matin je n'ai pas fait lever ce qui s'appelle un pierrot!... Me voilà réduit, comme autrefois, sir Edgard, à vivre de ma chasse... et je ne vis pas. Il faut espérer que John Bull aura été plus heureux. Pauvre John Bull! mis sur le pavé par les Peterbott, il est entré à mon service comme garde de ma chasse réservée, sans appointements, bien entendu... John Bull garde aussi cette mauvaise bicoque de château qu'au temps de ma prospérité j'avais achetée en Normandie et qui sera plus solide que ma maison en l'air! Mazette!... mon estomac bat la breloque... et John ne revient pas... C'est peut-être le poids du gibier qui l'empêche de marcher... S'il avait abattu une grosse pièce!... Un chevreuil ou un sanglier!... Ah! le voilà. Eh bien?...

JOHN BULL. Vos lièvres et vos perdreaux sont très-mal élevés... pas moyen de vivre... avec eux!

DICKSON. Tu ne rapportes rien?

JOHN BULL. Pas seulement une mouche à miel!... Que diable voulez-vous que je rapporte? En fait de gibier je n'ai rien rencontré qu'une canne; mais elle était si sauvage!... j'ai tiré dessus de très loin.

DICKSON. Et tu l'as ratée, maladroite!

JOHN BULL. Allons donc!... je l'ai criblée... mais elle est tombée dans un marais. Il m'aurait fallu un bateau pour l'aller chercher, et je manquais de bateau.

DICKSON. Allons! les grenouilles dîneront avec.

JOHN BULL. Ah! je voudrais être grenouille.

DICKSON. Enfin, nous irons ce soir à l'affût.

JOHN BULL. A l'affût? Merci, je n'y ai jamais attrapé que des rhumes.

DICKSON. Je ne vois plus qu'une chose qui puisse nous procurer à dîner.

JOHN BULL. Quoi?... quoi?...

DICKSON. Une invocation.

JOHN BULL. A qui?

DICKSON. A saint Hubert! patron des chasseurs.

JOHN BULL. Si ça ne nous fait pas de bien, ça ne peut pas nous faire de mal... Allons-y.

DICKSON. Ensemble.

AIR : Fragment. Duo de la Favorite : Allons à nos ours patrie.

DICKSON.

Viens à nous,

JOHN BULL.

Viens à nous,

ENSEMBLE.

Saint Hubert,

DICKSON.

Tu vois notre débine!

JOHN BULL.

Tu vois notre débine!

DICKSON.

Pour nous,

JOHN BULL.

Pour nous,

ENSEMBLE.

Dans ce désert,

DICKSON.

Fais cesser la famine.

ENSEMBLE.

Fais cesser la famine.

DICKSON.

Qu'à ta voix,

JOHN BULL.

Qu'à ta voix,

ENSEMBLE.

Le gibier

DICKSON.

Partout se lève en mas

JOHN BULL, appuyant et traînant le son.

ss.

DICKSON.

Grand patron

JOHN BULL.

Grand patron

## ENSEMBLE.

De la chasse,  
Remplis notre carnier. (bis.)

DICKSON. Oh! saint Hubert, envoie-nous seulement un chien, il ira nous chercher la canne.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, PETERBOTT, tenant une chienne épagneule en laisse.

JOHN BULL. Saint Hubert nous a entendus, voilà le chien demandé.

DICKSON, se retournant. C'est une épagneule... mais il me semble que je connais le propriétaire.

JOHN BULL. Attendez donc... moi aussi... cette tournure distinguée.

DICKSON. Le seigneur Peterbott... baron d'argent-d'or! Ah! comme il est dégoûté!

JOHN BULL. Raffinement numéro un!

PETERBOTT, allant à eux. Eh! mon Dieu, oui, mes pauvres amis, que voulez-vous? la fortune a des hauts et des bas... j'ai eu des hauts.

DICKSON, regardant ses pieds. Et vous n'avez pas de...?

PETERBOTT. On s'y habitue, l'étié. Ah! ça... et vous autres... vous boulottez à ce qu'il me paraît... tant mieux!... ça vous permettra de m'inviter à dîner; ne faites surtout pas de folies... un pen de légumes, plusieurs poissons, et pas mal de gigots, ça me suffira.

JOHN BULL. Peterbott, ne parlez pas de gigots... j'ai envie de vous mordre.

DICKSON, à John Bull. Il tombe bien, avec son dîner, hein!

JOHN BULL, à Dickson. Ah! j'ai une idée!... Dickson, il a un chien... un chien dodu...

DICKSON, de même. J'ai compris... laissez-moi faire. (Haut) Peterbott, (indiquant la chienne) tenez-vous beaucoup à cet animal là?

PETERBOTT. Si j'y tiens! Pourquoi me demandez-vous ça?

DICKSON. C'est que nous vous aurions proposé un marché... nous vous aurions offert la table et le logement en échange du chien...

JOHN BULL, à part, examinant le chien. Il est à point.

PETERBOTT. Oh! oh! impossible! Ce n'est pas pour vous refuser, mais là... vrai... il n'y a pas moyen, et vous allez le comprendre: Figurez-vous qu'il m'était resté une perle du fameux collier, une dernière perle avec laquelle j'aurais pu pivoter assez agréablement... Eh bien, dans un moment de mauvaise humeur contre ma femme et pour la punir de m'avoir...

DICKSON. Ah! à propos... de votre femme... Comment va-t-elle?

PETERBOTT, montrant la chienne d'un air piteux. Comme vous voyez.

DICKSON. Ah! ah!

JOHN BULL. C'est là madame Peterbott.

PETERBOTT, tristement. Vous la trouvez changée, n'est-ce pas? voilà ce que j'en ai fait dans un moment de vivacité, et pas moyen de lui faire reprendre sa première forme. C'est affreux et pourtant... (La tirant par la corde.) Elle ne m'a jamais été plus attachée!

DICKSON. Cette pauvre Boby!

JOHN BULL. Ce que c'est que de nous pourtant. (Il caresse l'épagneule.) Ah! dites donc, Peterbott, votre femme... me reconnaît!... ah!... regardez donc... je crois que madame votre épouse se met en arrêt, elle sent le gibier.

Un domestique paraît au fond, portant un faisán sur un plat.

DICKSON. Eh! oui, c'est le faisán que porte ce domestique.

JOHN BULL, prenant son fusil. Attendez, je vais tirer dessus.

DICKSON. Imbécile... il est cuit.

JOHN BULL. Le domestique?

DICKSON. Non, le faisán.

JOHN. Eh bien, raison de plus. Je vais tirer sur le domestique... pour attraper le faisán! Attends! attends, mon gaillard.

Il tire sur le domestique qui, en se sauvant, laisse tomber le faisán. La chienne s'en empare et se saute avec.

JOHN BULL. Bon! l'épagneule a tout pris.  
PETERBOTT. Ah! je te reconnais bien là! ma femme!!!

JOHN BULL. Satanée gourmande. va...  
DICKSON. Nous voilà aussi avancés qu'avant.  
JOHN BULL, prêtant l'oreille. Ecoutez!... allongez les oreilles!

DICKSON. Je les allonge... oui, oui... je distingue comme un coic! coic! coic! coic! C'est un canard! (Le canard sort de la rivière et vole sur le bosquet.) Ah! il est superbe! Peterbott, allez vite cueillir des navets... moi, je l'ajuste... Allons! en joue... feu!

Il tire, le canard tombe. Mais aussitôt le bosquet se transforme, le canard paraît à la broche et déjà rôti.

PETERBOTT, allant voir. Tiens! il est à la broche voilà un plat pour mettre le rôti! Debroche!

DICKSON. Allons, allons, à table! mais je ne vois ni table, ni chaise, ni banc... il n'y a pas un banc. (Le banc paraît.) En ma qualité de propriétaire, je le prends: charité bien ordonnée commence par soi. (Il va pour s'asseoir, mais le banc disparaît, il se trouve assis par terre.) Eh bien, et mon banc.

PETERBOTT, un autre banc a reparu. Le voilà... et je le prends. (Il veut s'asseoir, mais son banc disparaît et il se trouve assis par terre.) Il me rappelle les noyaux de pêche.

DICKSON. Mais vous êtes assis par terre, mon bon ami.

PETERBOTT. Comment, par terre... C'est ma foi vrai... il n'y a donc pas de banc.

DICKSON. Il n'y a jamais eu de banc.

Les bancs reparaisent et ils s'assent.

JOHN. Voilà le rôti, mais la table manque.  
DICKSON. Oui, c'est vrai, nous manquons de table. (La table sort du poterau.) Placez-vous. (S'apprêtant à découper le canard.) Moi, je vais procéder à l'autopsie de la bête... John Bull veut-tu la tête?  
JOHN BULL. La tête? non... au contraire.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, LE DIABLE D'ARGENT, déguillé et se traînant à peine.

LE DIABLE DÉARGENTÉ. La charité, s'il vous plaît, mes bons messieurs!

DICKSON. Encore un mendiant!... mais on en est empoisonné!... Ah! (Se retournant.) que vois-je? le scélérat qui m'a ruiné... qui m'a emporté ma maison.

LE DIABLE. Tu avais refusé de me loger.

JOHN BULL. Qu'est-ce que cette asperge montée?

DICKSON. C'était le magot de mon oncle Faring-boll. Croiriez-vous qu'il a été très-gras?

PETERBOTT. Il a bien fondu.

LE DIABLE. Donne-moi seulement de quoi reprendre des forces et pouvoir gagner le lac d'argent où je me retremperai.

DICKSON. Au profit d'un autre, n'est-ce pas? Adresse-toi au futur propriétaire de la sonnette que tu m'as escroquée.

LE DIABLE, à John et à Peterbott. Et vous, mes bonnes âmes... Serez-vous aussi impitoyables que cet ingrat?

PETERBOTT, sèchement. J'ai mes pauvres.

JOHN BULL, mangeant. Je ne céderai pas seulement une patte.

LE DIABLE, se redressant. Ah! c'est ainsi! Eh bien! mes gaillards, vous ne dinerez pas sans moi, je vous en avertis; si je ne peux rien pour moi, je puis beaucoup contre les autres et vous serez punis par où vous avez péché.

Il étend la main, la canne s'envole et le banc rentre dans le poterau.

PETERBOTT, assis à terre. Saprelotte! ah! c'est bien petit, ce que vous avez fait là...

JOHN BULL, furieux. Il ne me reste qu'une patte, et elle est brûlée.

PETERBOTT. Ah! voilà comme tu te venges.

LE DIABLE. Oui, et je ne m'arrêterai pas en si beau chemin, toi, maître Peterbott, tu as fait disparaître ta femme.

PETERBOTT. Ma femme... moi!... si on peut dire... (Montrant la chienne, qui est revenue.) Là voilà ma femme.

LE DIABLE. Allons donc! à qui le feras-tu croire. Ce n'est probablement pas aux gens de loi que je vais lancer à tes trousses, et qui te condamneront à être roué vif.

PETERBOTT, effrayé. Mazette!

LE DIABLE. Quant à toi, Dickson, qui as dévalisé ton oncle Faringboll... je te prévins que j'ai déjà mis la justice sur ta piste, et que tu seras pendu.

DICKSON. Ah! le gremlin!...

JOHN BULL. Supprimons-le, c'est une allumette, je vais le casser.

DICKSON. Emparons-nous de ce traître et enfermons-le dans mon château fort.

Ils se jettent tous les trois sur le Diable.

## CHŒUR.

AIR : Venez mes sœurs, partons.

(8<sup>e</sup> Tableau. — Ver-luisant. — Délassements comiques.)

Guerre à ce misérable  
Qui vient nous menacer;  
Empêchons que le diable  
Aille nous dénoncer.

LE DIABLE, se débattant. Trop tard, mes bons amis, il est trop tard.

On s'est emparé du Diable, on l'entraîne dans le château dont on lève le pont levé.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE COMMISSAIRE, GENS DE JUSTICE  
à la poursuite de Dickson et de Peterbott.

CHEUR.

AIR précédent.

Guerre à ces misérables  
Qu'on vient de dénoncer,  
Et, de par tous les diables,  
Nous saurons les pincer.

LE SECRÉTAIRE, les apercevant au haut des créneaux.  
Les voilà! les voilà!.. Il faut les appréhender au corps.

LE SERGENT. Oui, mais comment?..

LE SECRÉTAIRE. En montant à l'assaut.

LE SERGENT. C'est cela, à l'assaut!

TOUS. A l'assaut!

JOHN BULL. Heureusement, le pont est levé!

Le pont levé se baisse et va livrer passage aux gens de justice.

PETERBOTT, furieux. Tiens!.. retrempe-toi là dedans.

Il saisit le Diable et le jette par dessus le rempart dans la rivière.

LE DIABLE. Nous allons faire une pleine eau ensemble.

Il attire à lui Dickson, Peterbott, John Bull; et le château lui-même.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

## ACTE IV.

## LE RETOUR.

La salle du vieux château. — Même décor que le premier tableau.

## SCÈNE PREMIÈRE.

EDGARD, NANCY.

EDGARD, entrant avec Nancy. Grâce au ciel nous sommes arrivés. Regarde... nous sommes bien ici au château de Mac-Intyre.

NANCY. Où se sont paisiblement écoulées les premières années de notre enfance.

EDGARD. Où nous avons appris à nous aimer... Nous avons enfin triomphé de tous les obstacles et nos ennemis eux-mêmes ont pris soin d'assurer notre bonheur.

NANCY, souriant. Nos amis y ont bien un peu contribué. Ce serait de l'ingratitude d'oublier la fée bienfaisante qui est venue, il y a aujourd'hui un an, frapper à cette porte.

AIR: *Connaissez-vous le grand Eugène.*

Sous les haillons de la misère,  
Succombant au froid, à la faim,  
Notre bon ange tutélaire  
Mendiait un morceau de pain.  
Je devais lui tendre la main.

EDGARD.

Et tu l'as fait sans espérance aucune  
D'être payée un jour de ta bonté.

NANCY.

Comment penser que c'était la Fortune  
Qui demandait la charité?

On frappe à la porte.

EDGARD. Tiens! on frappe encore à cette porte...

NANCY. Comme il y a juste... aujourd'hui un an... si c'était...

EDGARD allant ouvrir. La Fortune!

## SCÈNE II.

LES MÊMES, LA FORTUNE.

LA FORTUNE. Oui, mes amis, c'est moi qui viens achever mon ouvrage... car d'aujourd'hui seule-

ment, j'ai reconquis ma puissance... Quant au précieux talisman dont je vous avais dotés, je ne puis en disposer de nouveau que dans dix années... mais sous les traits de la Prodigalité, j'ai fait gaspiller aux Peterbott des richesses dont l'Usure a ramassé les miettes, et qui vous assureront un sort encore assez digne d'envie.

NANCY. La richesse n'est pas ce que nous envions.  
EDGARD. L'amour, voilà notre trésor!

LA FORTUNE, gaiement. Ta, ta, ta... l'argent ne gâte rien... au contraire...

NANCY. Oh! vous avez raison, faites-nous riches, pour qu'il n'y ait plus de pauvres autour de nous. Mais... à propos... que sont devenus les Peterbott?

LA FORTUNE. Ruinés tout à fait.

EDGARD. Et Dickson, mon valet?

LA FORTUNE. Pendu... à peu près...

NANCY. Oh! je demande grâce pour eux; nous avons retrouvé le château qu'ils voulaient saisir; rendez-leur la ferme qu'ils m'ont donnée.

EDGARD. Rendez-moi aussi ce pauvre Dickson, il m'a servi dans mes mauvais jours.

LA FORTUNE. Vous le voulez... Allons, je vais faire que pour eux, le passé ne soit plus qu'un rêve qu'on oublie au réveil. (On entend au dehors les voix de Dickson, de Peterbott et de Boby.) Tenez, les voilà... ils se disputent aujourd'hui comme autrefois.

## SCÈNE III.

LES MÊMES DICKSON, PETERBOTT, BOBY.

DICKSON. Je vous dis que mon maître n'est pas visible.

PETERBOTT. Il est fort, celui-là.... Puisque je le vois.

DICKSON. Oui... mais ça n'est pas pour lui que vous venez, c'est pour son argent, et son argent n'est pas visible.

BOBY. Eh bien! c'est ce qui vous trompe; nous ne venons pas demander d'argent à sir Edgard... au contraire...

DICKSON. Vous lui en apportez!

PETERBOTT. Oh! non, par exemple... Nous accordons du temps, voilà... c'est une idée de ma femme.

EDGARD. Merci, Boby, merci maître Peterbott; je n'ai pas d'argent, c'est vrai, mais on assure que j'en vais recevoir tantôt et beaucoup.

DICKSON. Beaucoup... Je payerai donc mes gages.

EDGARD. Certes, je te verrai... je payerai tout le monde.

PETERBOTT. Quand ça?

LA FORTUNE. Tout à l'heure; nous allons passer à la caisse.

PETERBOTT, à part. Ça doit être une somnambule... (Haut.) Et où est-elle la caisse?

LA FORTUNE. Au lac d'Argent.

PETERBOTT. Je ne connais pas ce lac là dans le pays. Ça doit être au bout du monde.

LA FORTUNE. Non pas... c'est tout près d'ici... et nous allons vous y attendre. (A Edgard et Nancy.) Vous, mes amis, suivez-moi.

AIR: *Contre vous sa vengeance.*

(II<sup>e</sup> acte, 2<sup>e</sup> scène des Pitules.)

Nous ferons diligence,

En chemin,

Avec moi, la distance

N'est plus rien.

Amour et sagesse,

Méritaient un prix vraiment.

Bonheur et richesse

Sont pour vous au lac d'Argent.

REPRISE.

Ils feront } diligence

Nous ferons }

En chemin.

Et pour eux } la distance  
Et pour nous }  
N'est plus rien.

La Fortune, Edgard et Nancy sortent.

## LE LAC D'ARGENT.

## SCÈNE PREMIÈRE.

EDGARD, NANCY, LA FORTUNE, L'USURE,  
LA PRODIGALITÉ, puis LE DIABLE D'ARGENT.

Allant à gauche.

LA PRODIGALITÉ. Nous sommes les premiers au rendez-vous que nous a donné la Fortune, elle ne peut tarder à arriver. Je ne me trompe pas, c'est elle qui vient à nous avec ses protégés.

La Fortune entre avec Edgard et Nancy.

L'USURE. Nous avons à offrir aux jeunes fiancés beaucoup plus que nous ne le pensions.

LA FORTUNE. Vraiment, et comment cela?..

LA PRODIGALITÉ. Ma sœur l'Usure a ses sacoches pleines; moi, je cherchais ce que je pourrais donner à tes amis, quand, tout à l'heure, le Diable d'Argent, épuisé, haletant, maigre comme un clou, est venu se précipiter dans le lac. Je me suis dit aussitôt: allons, moi aussi je ferai mon présent de noces à la jolie fiancée, et.... ce présent le voilà. (Elle donne à Nancy la clochette d'argent.)

NANCY. Oh! la charmante petite clochette.

LA FORTUNE, à Nancy. Au bruit de cette clochette, vous verrez, ma chère, accourir à vos ordres un valet dévoué qui paiera pour vous servir, et qui paiera bien.

EDGARD, riant. Un domestique qu'on ne paie pas, ça s'est vu, chez moi surtout; mais un domestique qui paie pour servir, c'est invraisemblable.

LA FORTUNE. Agitez la sonnette et vous allez voir paraître ce phénix des valets.

Nancy agite la sonnette. Alors du lac on voit sortir le Diable d'Argent chargé d'un embonpoint raisonnable et brillant comme à sa première apparition.

LE DIABLE.

AIR du 1<sup>er</sup> acte.

Je suis le diable d'argent  
Qu'ici-bas chacun carresse,  
Et qui suis ma foi content  
D'avoir si gente maîtresse.  
Adieu donc ma liberté,  
Mon service recommence.  
Heureux à tant de beauté  
De joindre un peu d'opulence.

Je suis le diable d'argent  
Qu'ici-bas chacun carresse,  
Et qui suis ma foi content  
D'avoir si gente maîtresse.  
Je suis le diable,  
Le diable d'argent.

TOUS. C'est le diable.

LA FORTUNE, à Nancy. Le Diable d'argent!... et vous verrez qu'après tout, c'est un bon diable.

LA PRODIGALITÉ. Voilà nos époux dotés!

L'USURE, à Nancy et à Edgard. Je m'invite à la noce.

LA PRODIGALITÉ. Et moi aussi!... Mais où se fera-t-elle?..

LA FORTUNE. Chez moi, dans mes domaines... dans le Temple de la fortune.

Le théâtre change.

## LE TEMPLE DE LA FORTUNE.

LES DIEUX DE L'OLYMPÉ.

FIN DU DIABLE D'ARGENT.